

**LETTRE**  
**MISSION DE FRANCE**  
**AUX**  
**COMMUNAUTÉS**

**83**

**Cassures**

---

**Ça sent le pipi et l'Évangile**  
**Regards**

---

**Ce Dieu de Jésus-Christ**  
**si vulnérable**

---

**Autour d'un assassinat**

---

**Sur la terre comme au ciel**  
**créer du bonheur**  
**une mort - des ordinations**

---

**Du dernier des Mohicans**  
**à une chevauchée fantastique**

---

**Prêtre ouvrier,**  
**Prêtre en paroisse : Dialogue**

---

**Les dogmes, quel intérêt ?**

---

**Respirer, prendre du large...**  
**Un livre pour l'été**

**“ Quoiqu’il arrive...  
garder le soleil ”**

*Yves Sauvaget*

## Sommaire

		Pages
<b>Cassures</b>	<b>Jean Debruyne.</b>	<b>3</b>
<b>Regards</b>		
– Ça sent le pipi et l'évangile.	<b>Philippe Deschamps.</b>	<b>11</b>
– Un travail astreignant, et pourtant je n'arrive pas à en dire du mal.	<b>Henri Chamboulaud.</b>	
– L'homme, route première de l'Eglise.	<b>Michel Lambert.</b>	
<b>Ce Dieu de Jésus Christ si vulnérable</b>	<b>Jean-François Six.</b>	<b>23</b>
<b>Autour d'un assassinat</b>		<b>30</b>
– Une messe qui ne se termine pas.	<b>Michel Merel.</b>	
– A partir des pauvres et pour les pauvres et avec les pauvres.	<b>Mgr Jacques Ménager.</b>	
<b>Sur la Terre comme au Ciel créer du bonheur</b>		<b>44</b>
– Une mort : <b>Yves Sauvaget.</b>		
– D'âge en âge en nos mains : témoignages de jeunes.		
<b>Du dernier des Mohicans à une chevauchée fantastique</b>	<b>Noël Choux</b>	<b>55</b>
<b>Prêtre - ouvrier - Prêtre en Paroisse</b>		
DIALOGUE A GENNEVILLIERS. <b>Bernard Amiot</b> , prêtre-ouvrier et <b>Eugène Seroux</b> , prêtre au travail et en paroisse		<b>59</b>
<b>Les dogmes, quel intérêt ?</b>	Document de travail : <b>Christophe Roucou</b> et <b>Dominique Fontaine</b>	<b>68</b>
<b>Respirer, prendre du champ</b>	Un livre pour l'été. <b>Jean Vinatier.</b>	<b>73</b>

# Cassures

*Jean Debruynne*

Cette vieille dame digne et pliée était une de mes grands-mères. Elle était pieuse. Vieille flamande en ordre, pour elle, chaque saint avait sa chandelle. Ni saint Donat, ni sainte Apolline, ni saint Winnoc n'avaient pour elle de secrets. Elle les employait chacun selon sa recette. Elle avait une ordonnance pour chaque saint : celui-ci pour le mal de dents, celui-là pour les névralgies, et cet autre pour les sangs retournés. Chaque soir, nous les priions, chacun à leur tour, dans la cuisine. Nous nous tenions autour du gros poêle noir, allongé sur ses quatre pattes très hautes, derrière un museau toujours trop rouge. La fonte était en étincelles. La bouilloire de cuivre ronronnait. La vierge sur la cheminée était sacrée sous son globe ...

Les restrictions sont venues.

Le sucre s'est fait rare, le café a manqué, la viande était chère et le beurre une fortune. C'était la guerre ... Nous avons prié ...

pour être les plus forts d'abord et pour le beurre aussi.

De temps en temps un cousin passait, une voisine sonnait,

des inconnus arrivaient sortant de dessous leur cape des torchis de papiers journaux desquels ils déballaient de précieuses livres de beurre.

Mes yeux s'extasiaient plus grands que pour la vitrine du marchand de jouets.

Et ma grand-mère en servant le café s'empressait en remerciements.

Elle s'extasiait mêlant tout de suite Dieu à la conversation.

Le beurre ou le sucre lui faisaient naître des litanies :

« Dieu soit béni ! » « Voyez mes enfants comme Dieu est bon ! »

« Mes enfants, que Dieu est grand dans son insondable providence ... » « Dieu ne nous a pas abandonnés, mes enfants ! Il ne nous oublie pas ! Remercions Dieu mes enfants ... »

Et nous disions un « Notre Père » et un « Je vous salue Marie »

pour le sucre ou le café et pour celui ou celle qui l'avait apporté ...

Tout ceci, mi-français, mi-flamand et quelquefois latin.

J'en ai connu de ces messagers de Dieu !

Ils avaient le mérite de ne pas mettre Dieu trop loin de mes intérêts.

Mais pourquoi ces manèges-là ont-ils fini par me tracasser ?

Pourquoi a-t-il fallu que déjà je veuille aller voir sur l'autre versant des choses ?

Tout n'était-il donc pas si simple qu'on voulait bien me le dire entre la pomme

et le jardin ? Pourquoi à mon tour ai-je été si tenté par cet arbre de la connaissance

du bien et du mal ? Ce fut donc là peut-être le péché originel qui m'a chassé du paradis de mes enfances ...

Un jour, je n'y ai plus tenu. C'était impertinent !

Un de ces jours où les messagers de Dieu nous avaient apporté encore plus de beurre que d'habitude, j'ai demandé à ma grand-mère :

— « Grand-mère ! Grand-mère ! Dis-moi :

et si personne ne nous avait apporté de beurre, est-ce que Dieu aurait cessé d'être bon ?

Dis, grand-mère, ceux qui n'ont pas de beurre,

est-ce que c'est parce que Dieu les a abandonnés ? ... »

Elle ne m'a pas répondu. Mais ce jour-là, je fus chassé du paradis ...

Alors j'en ai voulu à Dieu. Je l'ai trouvé maniaque.  
Les mots du catéchisme me rentraient parfaitement dans le par-cœur.  
J'ai toujours aimé les concours. Mais ces mots-là ne m'ont jamais parlé au cœur.  
Je ne les aimais pas. Je ne pouvais pas les aimer.  
Je ne pouvais pas aimer ce Dieu qui se définissait comme celui qui a créé l'homme  
« pour le louer, l'aimer et le servir ... » Cela me révoltait.  
Ce Dieu qui s'entourait de l'humanité et qui en faisait sa cour d'esclaves ...  
Est-ce que j'avais demandé à naître, moi ?  
Je n'étais donc qu'un petit clown chargé d'amuser Dieu.  
La seule différence avec le cirque, c'est que Dieu ne payait qu'après le spectacle,  
à la sortie, s'il s'était bien amusé avec nous.  
Dieu ne payait qu'après la mort ... Nous n'étions que des objets.  
Non des hommes, mais des choses ! Des marionnettes ... Dieu se servait de nous.  
Il n'attendait rien d'autre que le plaisir de s'entendre répéter qu'il était le plus beau,  
le plus puissant, le plus grand, le plus fort, le meilleur, l'Unique ...

Ce Dieu qui exigeait tant de vertus, pointilleux sur le moindre mensonge,  
ce Dieu tâtilleur et chicaneur sur les frontières entre le péché mortel et le péché véniel,  
ce Dieu n'était qu'un grand paranoïaque. Il ne supportait que les compliments  
et surtout pas les contradictions : l'enfer d'ailleurs en était pavé ! Je ne savais que trop  
que, si je ne restais pas dans le rang,  
je serais rapidement jeté dehors, éliminé, exécuté ...  
Chez Dieu le jugement ne venait qu'après la sentence, toujours après la mort.  
Un petit voisin d'ailleurs venait d'être atteint par une méningite ...  
En tout cas, celui-là n'allait justement pas au catéchisme.  
Mais j'étais obéissant et je n'avais d'ailleurs pas le moyen de faire autrement.

J'ai donc loué Dieu au commandement et au nom de la loi.  
Je payais ma somme de louanges comme on paye ses impôts.  
Puisque j'étais verbalisé, j'ai loué Dieu sous la menace.  
D'ailleurs, je n'étais pas contrariant.  
J'y allais de mon Gloire-à-Dieu comme de mon sou à la quête.

La religion aurait fait de moi un courtisan !

J'étais donc dans un système et il fonctionnait ...

La louange ne faisait que renforcer le système.  
Tout ce qui allait à l'homme ne pouvait qu'être volé à Dieu.  
J'étais coincé entre le naturel et le surnaturel.  
La nature et la grâce, le corps et l'esprit, Dieu et César.  
Dire du bien du corps, c'était dire du mal de Dieu.  
Se trouver bien dans la nature, c'était se trouver mal avec Dieu.  
Vieillard acariâtre, en plus Dieu était jaloux.  
Surtout il ne supportait pas la liberté. La liberté était laïque.

J'étais du côté de Dieu parce qu'il valait mieux être du côté du plus fort.  
Est-ce la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, ce sont trop souvent les mêmes  
qui prennent le pouvoir religieux et qui ont sans cesse à la bouche l'action de grâces et  
la louange ?

Combien de groupes de prière deviennent rapidement des inquisitions reconstituées  
et des Saint-Offices réinventés ? Non seulement des ghettos, mais des lieux  
d'excommunication, de dogmatisme et d'exclusion ?  
Des lieux rigides, fermés et autoritaires ?

Pourquoi l'abus de la louange à tous vents et de l'action de grâces à tout crin  
se confond-il avec l'impression que l'on détient l'Esprit, que l'on est les dépositaires  
exclusifs de la vérité et que l'on est devenu les propriétaires de Dieu ?  
Pour lors, je ne me sentais que la propriété de Dieu ...

A dire vrai, j'avais une bonne cave de louanges, j'étais inépuisable.  
J'en débouchais à la demande. J'étais capable d'en réciter de longues séries par cœur  
sans même avoir besoin de penser à ce que je disais.  
C'était comme la table de multiplication ou les verbes irréguliers.  
D'ailleurs, dans ma religion, il ne fallait pas trop penser,  
tous les malheurs venaient de la « libre pensée ». Je n'ai jamais lésiné.  
C'était l'époque où « Notre-Dame du Perpétuel Secours » était lancée sur le marché.  
Je l'ai assez vite adoptée. J'ai trouvé qu'elle avait le meilleur rapport qualité-prix.  
La veille des compositions, je doublais la dose et, lorsque je ne savais pas ma leçon,  
je répétais trois fois la prière :  
« O Bon et Très Doux Jésus », en rajoutant l'invocation.  
Je lisais assez souvent les notices des prières comme on lit celles des spécialités  
pharmaceutiques.  
Lorsque j'avais trouvé une invocation à neuf cents jours d'indulgence,  
j'abandonnais le traitement de celle à trois cents jours.

La louange n'avait pas pour but de me **mettre** en reconnaissance de Dieu,  
mais de me faire oublier de Lui. Je priais ...  
Ce n'était pas tant pour me rapprocher de Dieu que pour passer inaperçu à ses yeux.  
Je ne demandais pas à la prière de me fondre en Dieu,  
mais de m'en éloigner, comme on demande d'être délivré de la peur.

Un dimanche à la messe, j'ai fait une effronterie.  
Au moment de la consécration, je n'ai pas baissé la tête.  
Non, ce n'était pas de l'orgueil, seulement de la curiosité.  
Le sol ne s'est pas ouvert sous mes pas, la foudre ne s'est pas écrasée sur ma tête.  
Cette transgression ne m'a fait ni chaud ni froid ... A la sortie, j'ai dit à ma mère :  
« Tu sais, quand la clochette sonne, tu peux regarder,  
le prêtre ne fait rien de mal, ce n'est pas la peine de baisser la tête ... »

Mais ce jour-là, je suis sorti du système ...

Les nuits furent longues. La guerre avait tué en moi l'enfance et la louange.  
J'ai appris la dureté. Il y eut trop de morts ces nuits de sirène.  
Non pas de ces morts actuels qu'on ne voit que dans les statistiques  
ou les titres de journaux, mais ces tués, le visage en miettes, ces passants désignés  
au hasard pour être fauchés par le souffle d'une bombe, ces carbonisés ensevelis  
sous les décombres, des enfants, des prénoms, des cortèges silencieux.  
Une main oubliée contre un mur. L'absurde.  
Les bombes remplissaient à la fois les cimetières et les églises.  
La peur et la foi s'étaient retrouvées.  
Mais quel était donc ce Dieu qui comptait sur des bombes pour lui redorer sa gloire ?  
L'absurde. L'absurde ne se met pas **en raisonnements** et encore moins en louanges ...  
Hors des bombardiers, le ciel était vide ...

Un jour m'a éclaté en pleine figure l'existence des camps de concentration.  
Ces visages sans visage. S'il existait encore, Dieu ne pouvait être que là, en croix ...  
Je ne croyais d'autre Dieu que crucifié, mais la croix était gammée.

La Résurrection ne m'intéressait pas, c'était un mot abstrait.  
C'était un mot d'avant-guerre, comme les vacances, le pain blanc ou le rire.  
L'important pour moi était ce Dieu torturé par la Gestapo.  
Bafoué, humilié. Un Dieu fusillé.  
La louange était devenue pour moi un produit de riche.  
C'était un de ces parfums trop chers, un luxe inutile.  
Les seuls chants qui naissaient bougeaient dans l'ombre, et leurs mots étaient des armes.

Ma grand-mère est morte, usée par trois guerres. Il n'en restait qu'une ombre.  
Elle avait pourtant réussi à fleurir d'humour ses calvaires.  
Toute sa vie soumise et pourtant, jamais ne lâchant prise.  
De sa religion, elle avait fait non un devoir, mais un droit !  
Elle exigeait Dieu partout et elle le manifestait.  
Ses habitudes n'étaient pas des pratiques, mais de vieilles luttes.  
Pour moi, elle m'a révélé bien plus qu'une époque : une histoire. Elle était d'un Peuple.  
Elle était digne. Elle fut têtue, elle était fière.  
Elle laissait passer les choses,  
mais elle relevait la tête. Elle n'a jamais baissé le cœur. Elle m'a appris le silence.

Merci !

De la guerre, sans doute, de ces temps-là, peut-être,  
j'ai gardé faim d'une Eglise de la nuit. Une Eglise des lignes de démarcation,  
Eglise du clandestin et du provisoire, Eglise risquée.  
Je n'ai jamais plus aimé ni la gloire ni le pouvoir,  
les considérant trop l'un et l'autre comme des imbécillités. Jamais, je n'appelle Dieu :  
Seigneur, ayant trop connu les Seigneurs de la guerre et les Seigneurs de l'argent.  
Je suis de l'Eglise de la patience, celle d'un tissage à la main la trame à l'envers,  
une Eglise du printemps et des lendemains. Eglise de l'Exode qui renonce du même coup  
à être l'Eglise si elle se compromet à n'être plus nomade.  
Dès qu'on me demande de faire plaisir à Dieu, je devine qu'on en veut à ma liberté.  
On a trop essayé de me faire croire que tout ce qui renforçait les structures de l'Eglise  
s'appelaient l'obéissance.

Le doute. Le mur de l'incroyance, mais d'une incroyance heureuse.  
Ma Foi étrillée par la Foi des incroyants.  
Les incroyants avaient de meilleures certitudes que les miennes.  
J'allais pas à pas, de doutes en doutes.  
Finalement, j'ai décidé que l'Eglise ne pouvait pas résoudre ma vie à ma place.  
Du coup, j'ai à la fois accepté le long tunnel de la solitude et Dieu comme l'Autre.  
L'absence de Dieu me fut sa seule présence. Mais elle résistait.

Alors j'ai passé la nuit comme un fleuve.  
J'ai passé la nuit comme on traverse la mer, navigateur solitaire.  
Jacob passant le gué de Jabboq (Gn 32).  
C'est parce que Jacob resta seul qu'il se retrouve deux, Dieu et lui.  
J'ai appris la louange comme un cri salé arraché aux déserts.  
J'ai connu la louange sauvage. Trop de louanges ne m'étaient que des politesses.  
On remercie Dieu, comme Madame sa femme de chambre.  
Remercier, cela peut être à la fois être quitte et quitter,  
cela peut être une manière de donner à Dieu son congé.

Comme au gué de Jabboq, j'ai rencontré Dieu devant et non plus derrière.  
Dieu a cessé d'être une mémoire pour devenir à-venir.  
La louange ne payait plus de traites, elle anticipait.  
La louange cessait d'être une arme contre l'inattendu de Dieu.  
Jusqu'alors, ma prière consistait surtout à essayer de cacher à Dieu ce que je pensais.  
C'était une entreprise de mensonge. Je ne livrais à Dieu que les sentiments qu'il attendait  
de moi.  
Les mots étaient tout faits et les rites m'en garantissaient le bon fonctionnement.  
Au milieu du gué, nous nous sommes empoignés, lui et moi. Il m'a blessé,  
mais je crois bien que moi je ne l'ai pas raté non plus ... J'ai déshabillé Dieu.  
Je l'ai obligé à quitter tous ses déguisements, ses maquillages, ses masques,  
ses trônes, ses dominations, ses mains augustes et vénérables. Il était nu. Pauvre.  
Je crois bien que je lui ai craché au visage, en tout cas, je l'ai injurié.  
Nous nous sommes donné et rendu coups pour coups. Heureusement, c'était la nuit.  
Personne n'est venu nous séparer au nom de la charité chrétienne.  
Lui et moi, de Dieu à homme, nous avons enfin eu le droit de vivre nos conflits.

J'ai agressé le Père. Je l'ai sorti de ses cieux. Je l'ai fait descendre du Très-Haut.  
J'aime les psaumes d'imprécations. Je suis entré dans le refus.  
De ce corps à corps, nous sommes devenus partenaires.  
Dieu a cessé de faire partie de la classe dominante.  
Dieu est devenu Celui qui résiste. Je suis libre !

Au petit jour, je n'ai pas cédé à la lumière déjà faite.  
Je n'ai pas voulu de ces certitudes trop vite refermées comme des cercueils.  
Je veux continuer à me battre devant pour la lumière à faire. Je suis toujours à naître.

Ma prière a cessé d'être flatteuse et ma louange ne tourne plus le compliment.  
Je connais la stérilité.

Il me semble que l'Eglise tente trop d'oublier  
qu'elle est une vieille femme stérile et que c'est là sa grâce.  
Isaac est né de la stérilité de Sara, et le Baptiste de la stérilité d'Elisabeth.  
Dieu naît la nuit et Jésus est ressuscité de la stérilité de la mort.  
Il me semble que dans l'Eglise, on se passe encore trop facilement de ce Mort-Ressuscité.  
Peut-être que sans lui notre Foi serait vaine, mais je me demande, tout de même,  
si cela empêcherait l'organisation de continuer à croire qu'elle crée l'Eglise !  
Comment puis-je nommer Dieu si l'Esprit ne vient lui-même enfanter dans ma chair  
ce cri de Mort-Ressuscité !

Pardonnez-moi si ma louange à Dieu réveille des mots si rauques.  
Elle est passée par la soif des déserts.

Pardonnez-moi si ma louange à Dieu est si pointue.

Il me reste tant de brèches à ouvrir et il y a encore si loin entre moi et moi.

Pardonnez-moi si ma louange n'est souvent qu'un cri.

Elle vient de la longue marche du chemin de la Croix.

Ce n'est que le premier grognement de Joie du nouveau-né dont le tombeau est un berceau.

Je suis un ressuscité ...

*Extrait de « CHRISTUS » n° 102. (Christus, 12, rue d'Assas, Paris 6°).*

# REGARDS

Dans quel milieu, dans quel pays ne surgissent pas, ces années-ci, de multiples questions, toutes aussi difficiles les unes que les autres, toutes aussi chargées d' « humanité ». Qu'il s'agisse de la santé, de l'école, de la justice, du monde du travail, etc. partout reviennent, à la fois dans l'angoisse et dans l'espérance, ces interrogations : que devient l'homme ? quelle société ? Où sont la foi et l'Eglise ?...

Depuis longtemps... depuis toujours (?), des hommes et des femmes sont « au travail » sur de telles interrogations. D'année en année, ils apportent leurs diverses contributions à une recherche tatonnante, sérieuse et pleine de promesse.

Notre propos n'est pas, ici, de les rejoindre par de grandes réflexions. Nous voulons simplement traduire quelques « regards ». Philippe Deschamps est, depuis longtemps, aumônier en hôpital psychiatrique, dans la région parisienne. Henri Chambonaud travaille comme aide-laborantin en expérimentation animale, dans l'Eure. Michel Lambert travaille comme ouvrier agricole dans une entreprise de fruits et légumes, pas très loin d'Agen. Oui, partout, quel homme, quelle société, quelle foi, quelle Eglise ?

## *Ça sent le pipi et l'Évangile*

*Philippe Deschamps*

« ...Je pense qu'il y a, en hôpital psychiatrique et plus généralement dans le monde "Psy.", une tâche missionnaire à accomplir ; et cela pour trois raisons :

## **Les pauvres y sont présents**

L'hôpital psychiatrique est un lieu d'exclusion... Qui dit « lieu d'exclusion », dit lieu de souffrance et de pauvreté. L'hôpital psychiatrique est d'abord, pour moi, « un creux de misère » où se retrouvent beaucoup de pauvres, de marginaux, d'exclus, d'aliénés de la société ;

- à la fois, des gens qui ne peuvent supporter la vie en société, dans ses conditions actuelles de vie, et ils sont souvent révélateurs de l'inhumanité de cette société : par ses exigences de rythme de vie, de cadence de travail, de manque de relation et de chaleur humaine, par les déracinements qu'elle impose, par le manque de sens qu'elle propose aux hommes ;
- à la fois, des gens que la société ne peut supporter parce qu'ils révèlent aux hommes, en la grossissant, comme à la loupe, leur propre vulnérabilité, leur petit grain de folie, et cela fait peur. C'est le peu de tolérance de l'autre, différent, étranger, interpellateur par son étrangéité qui fait que beaucoup de Malades Mentaux sont internés.

## **L'hôpital psychiatrique, terre étrangère à l'Eglise**

L'hôpital psychiatrique (et le monde "psy.", dans son ensemble) est une terre étrangère à l'Eglise.

Depuis que la découverte du Largactil (premier élément d'une chimiothérapie) a permis d'établir un dialogue avec les malades mentaux, la psychothérapie et la psychanalyse, marquées profondément, essentiellement d'abord par le freudisme, prennent une grande place dans leur traitement.

L'Eglise, dans son ensemble, et spécialement dans sa hiérarchie, s'est située en opposition, en méfiance ou en soupçon, à l'égard de tout ce qui est issu du freudisme.

Des hommes souffrent — et est-il une plus grande souffrance que de perdre l'usage de son esprit ou de voir l'un des siens le perdre ? — D'autres hommes les soignent, s'efforcent de leur permettre de vivre à nouveau comme des hommes libres. L'Eglise est étrangère à ce qui se fait là ! Alors

qu'elle se veut « servante des pauvres » à la suite de Jésus Christ, elle boude le travail de ceux qui ont consacré leur vie à ce service.

Il me semble donc qu'il y a un appel à une tâche missionnaire, du fait qu'il y a, là, une présence massive de « pauvres » à qui Jésus Christ et son Eglise doivent avoir quelque Bonne Nouvelle à apporter ; et du fait qu'il y a des hommes, pour la plupart totalement étrangers à l'Eglise, qui travaillent là... et de plus, au service des pauvres. Peut-être ont-ils droit à entendre eux aussi une Bonne Nouvelle, à travers la grandeur de leur tâche.

### **L'hôpital psychiatrique, ça sent le pipi et l'Evangile**

Mais de plus, parce qu'il y a, là, un creux de misère, l'Esprit Saint est là. Et là, dans la pauvreté, l'Evangile est vécu.

Cet Evangile, vécu par les pauvres que sont les malades mentaux et, sans le savoir non plus, par ceux qui travaillent à leur service, est pour moi un appel pressant à la Révélation de Jésus Christ, et j'y vois aussi une possibilité d'*enrichissement pour l'Eglise* comme pour moi : « les pauvres m'ont évangélisé ».

L'acceptation, dans le respect de l'homme tel qu'il est, défiguré, blessé, diminué, rejeté ;

Sa prise en charge avec une patience infinie pour essayer, malgré les échecs, de l'aider à retrouver le sens de sa vie et à pouvoir l'assumer dans la liberté, l'autonomie, et aussi le travail à son service, me semblent être, à longueur de temps, dans l'esprit de l'Evangile.

« Ça sent le pipi à l'asile », en service de "défectologie", mais ça sent aussi l'Evangile, et ça vaut la peine d'y vivre et d'y parler.

.....

Dans ce milieu tout entier centré sur *la vie* à épanouir, à faire revivre (si j'ai une place dans la société, me disait un malade ce matin, c'est au cimetière !), ce n'est que par sa vie, par une vie épanouissante et heureuse et apparemment réussie qu'on peut témoigner que Jésus Christ a aussi quelque chose à dire sur *la vie*.

C'est exigeant, mais bénéfique.

L'Eglise aurait besoin, me semble-t-il, de réfléchir à cette requête qui dépasse largement le cadre habituel de ses réflexions... moralisantes. Son moralisme est une des caractéristiques du visage qu'Elle présente et qui est perçu dans ce monde "Psy.". C'est regrettable ! Il est urgent de lui soigner un peu le visage !

Je suis convaincu que j'ai reçu énormément de la Mission pour me préparer à cette rencontre de l'Homme, démuné de tout, qu'est le Malade mental et de ceux qui travaillent à son service.

## ***Un travail astreignant... et pourtant je n'arrive pas à en dire du mal***

***Henri Chambouaud***

Après avoir exercé plusieurs métiers dans diverses régions de France, les hasards de l'existence m'ont conduit en Normandie. Comment gagner sa vie quand on ne connaît personne, et que les compétences acquises ailleurs ne font guère le poids sur le marché local du travail ? Voyons les petites annonces. Et l'improbable s'est réalisé du jour au lendemain. Me voilà depuis cinq ans « Aide-Laborantin » en expérimentation animale.

C'est un petit monde que le Labo, « le Centre » comme nous disons, avec ses 80 personnes. La recherche appliquée en produits pharmaceutiques est le champ-clos d'une sévère concurrence, française et étrangère. Tests

d'une haute technicité, protocoles astreignants, conduite des expériences précise et conforme de bout en bout, observations minutieusement notées, tout cela est nécessaire à la rédaction, pour chaque remède essayé, d'un Rapport Final qui aboutira au Ministère de la Santé... et que nous ne verrons jamais. Nous sommes payés pour en fournir les éléments, tels qu'ils ressortent de la portion de tâche impartie à chacun, des observations et mesures que nous avons consignées. Pas de théorie, pas de diagnostic, pas de vue d'ensemble, des faits seulement.

Il y a donc des Cadres, hautement spécialisés et compétents : pharmaciens, vétérinaires. Des techniciens très spécialisés aussi, en biochimie, hématologie, histologie. Et tout un « tertiaire » si nécessaire dans une entreprise de ce genre : bureaux, mini-ordinateurs, équipe d'entretien, nettoyage (les labos dans le Labo sont d'une propreté clinique), soins aux animaux, chauffage et éclairage contrôlés jour et nuit en toute saison.

Enfin, les aide-laborantins et laborantines. Mon équipe dans ce grand ensemble. L'équipe où se nouent rapidement tant de relations humaines. Des énormes capitaux investis avec bénéfices dans l'Industrie pharmaceutique, nous ne voyons que les bribes, sous forme de salaires péniblement gagnés. Les malades, pour qui nous mettons au point les remèdes de demain, on les voit moins encore. Ils sont présents pourtant. L'hiver dernier, une collègue me disait avoir administré à sa fille, avec prescription médicale évidemment, un produit nouveau qu'elle se rappelait avoir expérimenté sur des rats, quatre années auparavant. Et les procès récents du Talc Morhange et de la Thalidomide, avec tant de petits enfants morts ou malformés, nous rappellent que ce drame aurait pu être évité, si les expériences préalables avaient été mieux faites, dans un pays voisin.

On n'aime pas en parler. Quand une circulaire nous prescrit de nouveaux procédés, une rigueur plus grande, des contrôles supplémentaires, c'est la grogne. Français = frondeur au quart de tour, c'est bien connu. Et finalement on s'y plie. Il le faut bien si l'on veut garder sa place. Mais il y a aussi, à peine exprimé, à peine conscient, le sentiment d'une responsabilité, d'une solidarité dans le temps et dans l'espace, avec tous ces malades inconnus, enfants ou vieux. Même si la tâche immédiate consiste dans sa banalité répétitive, à enregistrer l'E.C.G. de 30 Primates, administrer 200

Rongeurs, prélever sur Héparine ou sur Citrate cinq tubes de sang par chien, chronomètre en main.

Je suis le plus vieux et de loin d'une équipe très jeune. La plupart en sont à leur premier emploi. Presque tous ont donc dû apprendre, comme moi, sur le tas. Apprendre juste ce qu'il faut savoir pour faire ce qu'il faut faire. A ceux qui s'intéressent et se montrent capables, des cours de formation continue donnent accès à des responsabilités, un début de promotion sur place. Emulation, jalousie, tension, le groupe finit par s'ajuster peu à peu, jusqu'à la prochaine fois. Les nouveaux et nouvelles s'assimilent. Le Centre est « Privé », et de fondation récente, donc en expansion : nous y sommes deux fois plus nombreux que lors de mon entrée. Ceux qui savent travailler apprennent à ceux qui ne savent pas encore. Les caractères se rôdent, c'est la loi : apprendre à vivre tout la journée avec ceux que l'on n'a pas choisis.

Les relations deviennent plus directes. Au début, « Monsieur, Mademoiselle ». Rapidement, les prénoms et le tutoiement. Des groupes se forment à la pause-café (les jours où on peut !) au restaurant d'entreprise par petites tables. Des relations se nouent : voisins de quartier qui s'entendent pour venir ensemble en voiture (le Centre est à plusieurs kilomètres de la ville). Des amitiés commencent, des sympathies naissent et déjà plusieurs ont fini par un mariage. En soirée, en week-end, les amis se retrouvent.

Divergences. Les uns, et pas toujours les plus âgés, estiment que 40 heures par semaine cela suffit. Ensuite c'est la vie privée. On ne va pas revoir encore les mêmes et les faire entrer chez soi, parler encore travail. La plupart au contraire prolongent à la ville des relations commencées dans l'entreprise. Il y a tant de situations, de projets semblables, surtout quand on est jeune : le mariage, la première naissance, la maison à construire, la voiture à changer, neuve ou d'occasion ; organiser une sortie, se retrouver au bal ou sur le terrain de foot...

Nouvelles divergences : le travail est un lieu de tensions, comment les résoudre ? Les uns sont pour la solution individuelle : travailler dans son coin, ne parler à personne, obtenir si possible un avantage ou une prime, être bien vu des cadres, éviter les conflits et les histoires, chacun pour soi. Chez d'autres une prise de conscience s'amorce : ce qui m'arrive, je ne suis

pas le seul à le subir, d'autres ont la même difficulté, il faut faire quelque chose. Ainsi est née une petite équipe syndicale. Malgré leur manque d'expérience, des candidats se sont proposés, ont été élus. Ils ont appris leur rôle sur le tas, tout comme leur travail, en le faisant au jour le jour. Nous avons réussi à obtenir des choses appréciables, dont certaines étaient prévues par la loi ou les conventions collectives, mais n'étaient pas appliquées : récupération des heures travaillées le dimanche, plages de repos à certaines heures pour les jeunes femmes enceintes, participation aux stages de formation pour ceux qui en avaient le plus besoin et pas seulement pour le personnel d'encadrement ; gestion du budget social de l'entreprise. Et bien sûr, l'éternelle question des salaires.

Et puis des problèmes plus aigus sont apparus. Comment maintenir dans le suivi des expériences, une qualité que tout le monde comprend, quand la quantité de travail augmente au point que l'on ne peut plus suivre ? Par exemple, en période de congés payés, faire à quatre personnes le travail de huit ? Assurer à tout prix les traitements du samedi et du dimanche, quand on n'est pas nombreux pour récupérer en semaine et que tout doit quand même être fait. Quand des sanctions disproportionnées tombent : trois jours de mise à pied, ou même licenciement. Quand les mesures les plus lourdes s'abattent sur celui-ci ou sur celle-là, délégués compris, alors que la faute, si faute il y a, est le fait de toute une équipe, de tout un service harcelés, débordés.

Pour toute l'entreprise, depuis la Direction et les Cadres jusqu'au bas de l'échelle, c'est l'heure de vérité : on voit ce que vaut chacun. Les uns tirent adroitement leur épingle du jeu. D'autres sont tentés de baisser les bras. Mais ils s'encouragent à plusieurs, ils s'accrochent : on ne va tout de même pas laisser faire sans rien dire. Les délégués, épaulés par quelques-uns, sont appelés à donner le meilleur d'eux mêmes : arracher un répit, donner la parole à ceux qui ne l'auraient jamais, trouver une solution, rendre la loi du travail plus juste pour les travailleurs. Ce ne sera jamais fini, raison de plus pour s'y mettre dès maintenant.

Tout le monde sait qui je suis, dès le début. Sans l'avoir claironné, je n'avais pas à m'en cacher. La plupart des collègues, français d'origine, ou étrangers, sont catholiques. Ils ont été baptisés, sont ou seront mariés à

l'église, mais sans plus, autant que je sache. Longtemps, un mutisme absolu, jamais aucune question sur mes responsabilités, sur la Foi chrétienne, à plus forte raison sur MA FOI : cela conduirait trop vite à devoir dire où l'on en est soi-même, et c'est un sujet tabou. A moins qu'une longue amitié, une longue estime mutuelle ou un événement cruel ne délient la momie de ses bandelettes. Et j'admire la délicatesse avec laquelle, les jours où nous mettons au point le planning des W.E., ils me laissent choisir en premier les dimanches où je ne viendrai pas travailler afin de pouvoir célébrer dans ma paroisse ; ou bien m'absenter une heure et demie en semaine pour un enterrement imprévisible. Si vite que je revienne, mon travail le plus urgent est fait, ils se le sont réparti sans rien dire ni avant ni après. Je sais que je puis compter sur eux, et ils savent que je le sais. Est-ce leur façon inavouée, inexprimée, de participer encore par personne interposée, à la Messe du dimanche où ils sont allés autrefois, et à laquelle plus d'un croit encore sans doute ? Dans mon H.L.M., dans mon quartier si peu pratiquant, je crois que c'est un peu la même chose.

Mes voisins, mon quartier populaire. Beaucoup y gagnent à peine le SMIC. Ils ont entendu dire qu'au Centre la plupart d'entre nous touchent davantage. Et plus d'un voudrait bien être à ma place, le jour de la paie. Mais les autres jours du mois, il y aurait moins de volontaires pour faire l'échange. Assurer un service, tous les jours de l'année dimanches et Fêtes compris, par roulement. Travailler des heures d'affilée en « zone contrôlée », confinée, dans la chaleur humide. Manipuler sans se tromper des centaines de rats. Capturer à la main sans les blesser et sans se faire mordre 100 singes qui sont de vrais petits fauves. Tenir impeccablement à jour une masse invraisemblable de registres. Autopsier des heures durant, dans l'odeur fade des viscères tièdes. Et toujours le double impératif lancinant : plus exact, plus complet, plus précis, mais aussi plus vite, plus vite.

En vérité, les gens de mon quartier, quand ils font la queue à la pharmacie pour payer bien cher une ordonnance, ne doivent guère soupçonner, pour mettre au point ces fameux remèdes, toute la peine qu'il a fallu, et où je ne suis qu'un maillon. Un travail astreignant certes, et pourtant je n'arrive pas à en dire du mal : c'est devenu mon métier. C'est là aussi que j'ai trouvé de vrais amis.

# ***L'homme, route première de l'Eglise***

***Michel Lambert***

Dans la vallée de la Garonne, une exploitation fruitière d'une centaine d'hectares emploie, selon les saisons, de dix à cinquante Marocains, en plus de « spécialistes » français — chef de culture, secrétaire, chauffeur — et quatre Portugais qui logent à l'extérieur. Je suis le seul Français à loger sur place, avec les Marocains, et à travailler comme ouvrier agricole, parmi eux.

Les Marocains et moi, nous sommes pour ainsi dire toujours ensemble : même logements, mêmes travaux, casse-croûte dans le même local ou sous le même arbre...

Ils sont analphabètes à 95 % : beaucoup viennent me trouver pour les lettres à écrire en français, les papiers divers à remplir, les fiches de paie. Un couple consacre entre six et huit heures par semaine pour leur apprendre à lire et à écrire, ainsi que Mireille, une missionnaire laïque qui travaille à la station de conditionnement de fruits, avec quelques autres femmes des environs.

Ils sont loin de leurs familles et en souffrent. Miloud me dit : « Au Maroc, je fume peu ; mais ici, je pense beaucoup à ma famille, alors je fume ». Un autre : « Cette nuit, je n'ai pas bien dormi ; j'ai pensé ».

Nous sommes mal logés : un WC-douche pour trente personnes, mal chauffés ou pas chauffés du tout : dans ma chambre, située sous la station de conditionnement et qui correspond à un demi sous-sol, il fait entre quatre et dix degrés de novembre à mars. Souvent, nous avons les mains pleines de gerçures en ficelant de petits peupliers avec de la ficelle de sisal. Il faisait moins quatre degrés et nous ne pouvions pas employer de gants à cause de la petitesse de la ficelle.

Par tous les temps, nous faisons un travail le plus souvent très pénible,

sale, à un rythme tel que les plus faibles sont menacés de licenciement ou éliminés : on ne les réembauche pas, la saison suivante.

Les Marocains vivent dans l'insécurité. La plupart doivent renouveler leur contrat, chaque année. Ils ont peur de la politique actuelle de la France. Elle les inquiète ; ils en parlent souvent. Certains supportent mal cette insécurité : « Si la France nous mettait à la porte tout de suite, ce serait bien ; comme ça on resterait au Maroc sans toujours penser à revenir en France ».

Nous gagnons le minimum : le SMIC, sans heure majorée, sans jour de fête payé, même pas le 1<sup>er</sup> mai. Ce salaire est amputé de diverses retenues : logement, tenue de pluie, sécateur, scie à ébrancher... et heures « oubliées » : un jour où j'avais exceptionnellement travaillé treize heures, on m'en a compté dix parce que, m'a-t-on dit, « le travail n'était pas bien difficile » !

Nombreux sont les Marocains qui restent fidèles à la prière et font le Ramadan dans toute sa rigueur. Par amour familial, Miloud a dépensé 8 000 F pour que sa mère puisse aller à la Mecque. Ils vivent une grande solidarité entre eux, d'une part, et d'autre part entre eux et nous. En voici quelques témoignages :

Lorsque Ali arrive du Maroc et n'est pas réembauché, Larbi, qui n'est pas de la même ethnie, l'emmène immédiatement dans les villages voisins pour chercher du travail.

A la station de conditionnement, Mireille était intervenue pour défendre une fille licenciée sans avertissement, sans préavis. Le lendemain matin, le patron lui fait dire qu'il n'y aura bientôt plus de travail pour elle. Deux jours plus tard, Omar et sa femme vont ensemble trouver le patron pour plaider la cause de Mireille et, comme c'est le meilleur ouvrier, il obtient gain de cause.

Par délicatesse, comme je suis le plus âgé, Mustapha porte la charge la plus lourde et me laisse l'autre. Faire toute la journée le même geste, avec une fourche, pour tirer le bois de taille au milieu des allées, cela endolorit les articulations et les muscles du côté du corps avec lequel on travaille davantage : Ahmed me laisse choisir le côté qui reposera mes articulations après un temps d'effort.

Pourtant, nous formons un groupe humain avec ses faiblesses et ses limites. Un certain racisme existe entre Marocains d'ethnies différentes, souvent au détriment des Berbères. En commençant le travail, c'est la course pour avoir l'échelle la meilleure et la moins lourde. Une certaine jalousie se manifeste envers ceux qui gagnent davantage parce qu'ils font plus d'heures de travail. La crainte de ne pas avoir son contrat renouvelé, l'année suivante, paralyse l'action, les revendications. Personnellement, les jours les plus difficiles (en juillet, au moment des pêches), je me sens lâche. Par peur de ne pas arriver au minimum exigé, il m'arrive de regarder les autres cueilleurs comme des concurrents plus que comme des amis ou des frères.

Quels regards porter sur ce que nous vivons ?

Dans la Bible, Dieu se révèle comme celui qui porte grande attention aux étrangers. Jésus lui-même s'identifie à l'étranger : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli ». Concrètement, à Agen, l'évêque porte le souci des saisonniers étrangers ; il soutient notre présence et notre action ; celle aussi de Maïté, une religieuse espagnole qui travaille avec les saisonniers espagnols. Mieux, il nous « envoie ». Cette attitude, replacée dans un contexte plus vaste de l'Eglise qui s'engage pour défendre les droits des opprimés en Amérique latine, aux Philippines ou ailleurs, est peut-être le signe que l'Eglise, après avoir soutenu ceux qui ont l'avoir et le pouvoir, est en train de donner la priorité aux pauvres. N'est-ce pas le signe d'une Eglise à la recherche d'une plus grande fidélité à la Mission ?

Si la vie de Jésus à Nazareth est une bonne nouvelle pour tous les hommes, bonne nouvelle de fraternité, vécue et annoncée, alors par notre vie, c'est l'Eglise qui écrit une nouvelle page de l'histoire de l'incarnation à la manière de Charles de Foucauld. Mireille fait le ramadan par respect, amitié et désir de partager et comprendre de l'intérieur ce que les Musulmans éprouvent. Avec les Marocains, nous partageons mille et une joies... Ils nous posent toutes sortes de questions sur le pourquoi de notre présence parmi eux, de notre amitié à leur égard... C'est peut-être aussi une bonne nouvelle et un chemin possible pour l'Eglise qui, après avoir beaucoup parlé et enseigné, se rend compte qu'elle doit davantage vivre, partager, communier concrètement à la souffrance et aux espoirs des hommes.

Jean-Paul II écrit : « L'homme est la route première et fondamentale de l'Eglise ». Fatima fait des gâteaux de fête pour tous les hommes « à cause de Dieu » car, dit-elle, « les pauvres, ils n'ont pas de femmes ici pour leur en faire ». Elle affronte le patron pour défendre sa copine, Mireille. Malgré la chaleur du mois d'août et les dix heures de travail, beaucoup sont fidèles au Ramadan pour « avoir quelque chose à offrir à Dieu et pour éprouver ce que peuvent être la faim et la soif des plus démunis ». Driss ne courbe pas la tête devant une injustice. Contrairement à la coutume, certains refusent d'apporter des cadeaux au patron, parce qu'ils y voient une bassesse... N'est-ce pas l'Esprit, celui qui a poussé Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet, Luther King... qui continue d'animer des fils de Dieu ?

Ces petites actions et tant d'autres gestes nous interpellent. Ils nous rappellent que nous n'avons pas le monopole de l'Esprit. Nous sommes invités à la vérité et à l'humilité pour reconnaître le bien, là où il est, et nous en réjouir. Nous sommes appelés à nous convertir nous-mêmes et à vivre l'Amour. C'est du moins ce que je ressens personnellement. Ces faits dont je suis témoin me poussent à mieux vivre les exigences de l'Evangile. Ainsi, l'homme marocain, musulman, est peut-être une « route d'Eglise ».

Après avoir vécu pendant dix-sept ans en Afrique Noire, dont six chez les Pygmées, ces vingt mois passés avec les Marocains m'ancrent dans cette idée : la diversité de l'humanité est une richesse extraordinaire ; et je n'ai pas trop envie de me prendre pour le centre du monde ni de considérer la civilisation chrétienne et occidentale comme norme universelle.

Je crois à ce que je vis, malgré toutes ses limites, malgré l'inefficacité apparente d'une telle vie, malgré la souffrance de ne pas pouvoir ou de ne pas savoir faire plus pour la justice. Le chemin est encore long ; je sais qu'il faudra marcher longtemps... marcher toujours.

Je crois aussi à la Complémentarité de ce que vivent d'autres qui ont fait des options différentes ou qui ont reçu d'autres missions.

J'aimerais terminer par cette parole de Guy Riobé qui résume un peu ce que nous vivons : « Là où des hommes sont ensemble pour qu'il y ait un peu plus de justice et d'amour fraternel sur les chantiers du monde, le Christ se forme. Et là où le Christ se forme, là est l'Eglise ».

# **Ce Dieu de Jésus-Christ** *Jean-François Six* **si vulnérable**

**Mars 1980, l'année de Fontenay poursuit son rythme. Nous en sommes au milieu de la quatrième session. Au cours d'une journée sur les nouvelles cultures, l'un des participants pose cette question à Jean-François Six, qui est venu faire partager ses réflexions au groupe :**

**« Quel est le dynamisme de l'expression de ta foi ? Quel en est l'axe ?**

**La réponse, spontanée mais « éprouvée », à une question aussi difficile, nous a semblé mériter un auditoire plus large que la trentaine de participants à l'année Fontenay. En voici un écho à travers des notes prise par un auditeur. Le titre est de notre rédaction.**

*Dans mon petit pays d'origine, tout le monde était chrétien. J'étais le cinquantième prêtre vivant, pour 5 000 habitants. La foi était un patrimoine (ou un matrimoine, si vous voulez), un héritage, un dû, un trésor.*

*J'ai rencontré des incroyants de très grande bonne volonté, des incroyants très humbles. Ils avaient une conviction qui n'est pas celle de la foi chrétienne et, au cœur de cette conviction, ils vivaient l'incertitude. Alors, j'ai compris que la foi — qui est une conviction — ne pouvait être, si j'étais fidèle au Christ, que du côté de la vulnérabilité.*

*Une conviction a toujours un double versant : un versant fort et un versant faible. Quand on a une conviction profonde, on a une certaine certitude. Mais, plus important encore, on est touché au cœur ; alors on se découvre vulnérable. Saint Paul exprime bien cela quand il dit : « C'est dans ma faiblesse que je trouve ma force ». C'est aussi ce que dit le Père Varrillon quand il parle de l'humilité et de la souffrance de Dieu. Les sciences humaines nous apprennent analogiquement que l'être humain le plus accompli est celui qui a une conscience très profonde de son manque, d'une sorte de blessure originelle qu'il ne peut combler.*

*Le jour de la Pentecôte, quand Pierre parle, nous dit-on, les gens étaient transpercés dans leur cœur. Le Christ en croix était transpercé dans son cœur. Pour moi, quand j'ai vécu ma foi comme une vulnérabilité, comme adhésion à la vulnérabilité du Christ, j'ai découvert une grande paix, j'ai connu une unification sur le plan de la foi et sur le plan humain.*

*Les gens simples savent bien cela, eux qui essaient de vivre simplement leur foi, en sachant qu'ils ne seront jamais ni des héros ni de grands saints. Parce qu'ils se sentent vulnérables, ils sont tout proches de Dieu.*

*Les apôtres ne voulaient pas admettre cette révélation redoutable : la vulnérabilité de Jésus. Ils ne supportaient pas que le Christ dût mourir. Parce qu'ils n'admettaient pas un Dieu de pauvreté, un Messie de souffrance, ils sont appelés dans l'évangile : hommes de peu de foi.*

*Généralement, les religions exaltent Dieu. Ainsi, les adeptes de ces religions peuvent-ils s'exalter eux-mêmes et se hausser plus haut que « l'homme ». Le message de Jésus, en annonçant un Dieu vulnérable, ne hausse*

*pas l'homme au-dessus de lui-même ; il vient au contraire l'inviter à être profondément humain, c'est-à-dire limité, pauvre.*

*Le Père Congar dit de l'Eglise qu'elle est à la fois Sainte et pécheresse. Il y a tout un courant de sainteté, comme un filet d'eau claire et rafraîchissante. On le retrouve chez Thérèse de Lisieux. Mais les avocats du diable ne veulent pas qu'on canonise Thérèse. Pourquoi ? Parce que, dans sa foi, elle a éprouvé le doute, parce qu'elle a vécu la foi comme une nuit, comme un néant, presque. Elle souffrait de tuberculose ; sa sœur, Mère Agnès, lui dit un jour : « Vous souffrez... Ainsi vous acquérez des mérites pour le ciel... pour les pauvres pécheurs ». Thérèse, qui se mettait au même rang que les pécheurs, répondit aussitôt, non sans humour et avec une netteté et une vérité évangélique : « J'espère bien que je me présenterai à Dieu les mains vides ». Dans un monde chrétien, elle avait perçu l'incroyance massive. Elle qui était enfermée dans son couvent depuis des années, elle avait découvert la montée massive de l'incroyance et les questions que cela posait à la foi. La plupart des évêques, des prêtres et la grande masse de la chrétienté n'avait rien vu. Mystique, elle l'était vraiment parce que, dans sa foi profonde, elle s'était laissée interroger par l'incroyance. Alors s'est exprimé en elle un cri, une vulnérabilité, un cœur blessé, blessé d'amour ; un amour en vérité : il était fondé sur de vraies questions.*

*Il y a aussi un tout autre courant dans l'Eglise : vouloir à tout prix combler le manque. Dans cette ligne, on apporte de gros matériaux, de grosses constructions, de grosses églises. Et l'on dit : il n'y a pas de manque, il n'y a pas de creux ; c'est du plein, c'est du solide, vous pouvez vous y accrocher.*

*Pour moi, la grande histoire de l'Eglise, c'est ce « combat de Jacob » mené par quelques-uns, par des petites communautés, des petits groupes humbles, écrasés, peu sûrs d'eux. Dieu touche très profondément le cœur des incroyants quand ils nous rencontrent dans notre vulnérabilité. Nous nous sommes tellement servis de notre foi, dans le passé, comme ce qui nous permettait d'avoir des certitudes là où les gens n'en avaient pas ! C'est une tentation pour l'Eglise de vouloir combler le vide ; une tentation bien humaine, certes, mais une tentation pécheresse.*

*A ses débuts, la Mission de France, dans un grand élan missionnaire, pouvait connaître le danger de posséder une certaine vérité en croyant qu'elle allait transformer l'Eglise. Mais, au cours de son histoire, elle a été d'une certaine manière dépossédée d'elle-même. Difficile cheminement de la dé-  
possession... Elle a subi des attaques : en soi, c'était un mal ; mais en même temps celui lui a permis de vivre un déplacement de la foi, une simplicité. Aujourd'hui, le groupe « Mission de France » s'exprime à peu près de cette façon : on ne sait pas très bien ; on ne vit pas une foi de certitude ni de triomphe sur autrui ; on fait ce qu'on peut... A travers ce chemin, c'est la joie intime, cette simplicité, ce murmure ténu de la foi, accompagné de la joie fraternelle du partage de tout cela.*

*Un semblable déplacement se retrouve en Jean XXIII, entre le nonce à Paris qui avait des certitudes et qui côtoyait des gens ayant des certitudes et, d'autre part, le pape un peu perdu, paumé, devenu très simple. Son humour disait bien quelque chose de ce déplacement. Ce n'était pas du sentiment, mais une blessure au cœur, une blessure qui en a touché plus d'un ; des groupes, des congrégations, pour qui ce fût un retour aux sources. L'histoire de Jean XXIII est marquée par l'abandon d'une toute puissance. Un Monsignor lui faisait, un jour, l'éloge de l'encyclique « Mater et magistra ». En se dandinant comme il avait l'habitude de le faire, Jean XXIII lui fit cette réponse : « Ah ! Je vais vous faire une confidence : cette encyclique, je l'ai lue ». Cela voulait dire : ce n'est pas moi qui l'ai faite. C'était clair.*

*Si l'Eglise disait : « le monde actuel, j'essaie de le lire », et si elle donnait la preuve concrète qu'elle tentait de le faire vraiment, sérieusement... on la regarderait d'une autre façon. Si on parle d'expérience, les gens ne se sont pas trompés. La vérité, c'est un « faire ». Le côte-à-côte résonne ; non pas les discours.*

*La vulnérabilité ne conduit pas à la passivité. Chercher le Seigneur, c'est chercher le frère. La vraie recherche d'une communauté, c'est, là où elle se trouve, d'être proche des problèmes humains et de vivre en même temps la confrontation avec d'autres communautés, d'autres expressions de la foi. Cela est un critère important. Il en est un autre : que la communauté soit passionnée par l'homme d'aujourd'hui, la passion du plus loin, la passion de ce qui se trame, de ce qui se cherche, de ce qui « se paume ».*

*Tout cela est bien charnel. Là, peut jaillir la créativité.*

*La créativité ne surgit ni des structures, ni du sentiment. Elle naît de cette blessure au cœur qui fait qu'on se remet en cause... comme cela arrive quand on voit un frère à côté de soi et qu'on se dit : « tiens, il vit autrement que moi. Qu'est-ce qu'il cherche ? ».*

*Je me trouvais un jour dans un cercle très huppé. Quelqu'un m'a demandé : « Croyez-vous que l'homme vaut vraiment la peine ? ». J'ai répondu que j'étais passionné par l'homme d'aujourd'hui. C'était l'expression de ma foi chrétienne dans ma confiance en l'homme. Si l'on regarde autour de soi, on s'aperçoit que très peu de gens ont encore confiance en l'homme. Très peu ont d'ailleurs confiance en eux-mêmes. Il y a une déshumanisation des êtres, une méfiance, une mé-créance, une incroyance par rapport à l'homme et ses possibilités. Toute la société semble faite pour ratiboiser les êtres, les empêcher d'avoir confiance en eux et de croire en l'avenir de l'humanité. C'est ainsi que l'on tue la créativité.*

*La vulnérabilité ne rend pas dépressif. Elle donne au contraire une impulsion de confiance ; vis-à-vis de l'homme et vis-à-vis de soi même. Ni la structure ni le sentiment ne sont premiers, mais cette participation à la vulnérabilité de Dieu. Dieu est grand, Dieu est faible ; et l'on doit d'abord dire : Dieu est faible. C'est un scandale pour les philosophes qui n'ont jamais pu admettre l'incarnation, cet anéantissement de Dieu dans son sens vrai, et non pas à la manière de l'abaissement devant le roi, comme autrefois.*

*La toute puissance de Dieu, je ne puis la connaître. Je n'en ai aucune idée. Je ne connais que sa faiblesse. Elle est le signe de sa puissance, puissance d'amour, comme le dit le Père Varillon. Je n'ai rien à faire d'une toute puissance d'écrasement. Je ne peux voir Dieu qu'en Jésus-Christ, c'est-à-dire dans l'humanité réelle de cet homme. Je ne peux pas prendre d'autre chemin. Il ne m'est pas possible d'évacuer l'humanité du Christ. Je ne peux pas atteindre sa divinité en faisant l'impasse sur son humanité.*

*Pouvons-nous vivre notre foi sans la laisser constamment interroger par les frères incroyants, par les événements, les lectures, les films, etc ? C'est là que se trouve la prière. Etre confronté « au-dehors », c'est la bonne manière de prier. On ne fait pas de ronron sur soi-même ; on reçoit des*

*chocs, des chocs de nuit. Voilà qui fait surgir la prière. Regardez les psau-  
mes : des gens paumés, perdus devant d'autres croyances, et qui se disent :  
on est tout petits, on ne va pas s'en sortir, Seigneur ! C'est le cri, c'est la  
prière. Celui qui n'est plus « choqué ». celui qui n'a plus de manque, il ne  
peut plus prier. Il ronronne.*

*Prononcer des vœux, ce n'est plus — comme autrefois — se projeter  
dans l'éternel. C'est s'engager à essayer d'être « nouveau » tous les matins,  
homme libre qui tente de ne pas suivre les ornières, ni les chemins du  
passé. C'est commencer chaque jour à marcher sur de nouvelles pistes... Un  
renouvellement, une résurrection de tous les matins.*

## ***La nuit de Jésus***

Au désert, le lieu où l'homme est confronté aux grands choix de sa vie, Jésus s'in-  
terroge intensément sur les moyens à prendre pour mettre en œuvre sa mission ; il est tenté  
de prendre certains moyens, mais, les regardant en face, il discerne que ce ne sont pas  
des moyens selon Dieu : donner aux hommes la seule nourriture matérielle, provoquer le  
destin et Dieu même, s'agenouiller devant le monde, ce sont là des voies qui ne sont pas  
celles de Dieu ; et Jésus, après un combat — il y a eu combat — récuse toutes ces for-  
mes de pouvoir, de magie et de démagogie.

Tout au long de sa vie publique, le même questionnement se reproduira dans la  
conscience de Jésus, et sa marche sera une démarcation constante devant ces méthodes  
diaboliques où il se serait agi de prendre possession des hommes au nom de Dieu. Jé-  
sus ne mange pas de ce pain-là..

Ce combat contre les serpents, contre les sirènes et les séducteurs, Jésus va donc le mener toute sa vie. Il devra même prendre garde à ses amis, tel Pierre, qui ne comprennent rien et n'hésitent pas à pécher contre l'Esprit, à l'induire en tentation de pouvoir.

Si encore Dieu parlait de manière claire ! Si encore Dieu intervenait en sa faveur et le conduisait au succès ! Mais à mesure même que Jésus avance, à mesure aussi connaît-il des incertitudes et des angoisses ; il se déclare « troublé » au plus profond de lui-même. Et dans les derniers jours de son existence, il descend une à une les marches de la solitude. Dieu semble l'abandonner à son destin ; les échecs sont là, patents, qui sont les signes, surtout dans le milieu religieux de son époque, d'un refus de Dieu à l'accréditer. Et sans cesse Jésus doit aller à l'encontre de ses racines israélites et de sa judéité : il doit remonter le courant religieux, terrible et fort comme un torrent, selon lequel Dieu récompense les bons et punit les méchants, selon lequel si quelqu'un est aveugle, c'est qu'il l'a bien mérité — il a péché, lui-même ou alors ses parents. Et dans tout son être, Jésus était profondément atteint lorsque les grands prêtres, les docteurs de la Loi, mais aussi les passants au pied même de sa croix, viennent le tenter pour lui faire perdre espoir : « Qu'il descende de la croix ! que Dieu le délivre à présent s'il l'aime ! ».

Jésus connaît là l'extrême de la déréliction. Quand, prononçant sur la croix les premières paroles du psaume : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », Jésus veut exprimer le sens de l'ensemble du psaume, il veut crier au peuple dont il est issu que l'échec humain et même l'échec spirituel n'est pas le signe d'un rejet de la part de Dieu et il manifeste que dans l'échec même on peut continuer de faire confiance à Dieu et continuer de l'annoncer : « J'annoncerai Ton Nom à mes frères », dit en effet le psaume.

Mais comment ne pas voir que cette psalmodie de Jésus en croix est l'expression, une fois encore, d'une tentation surmontée, d'une désespérance dépassée ? La foi, la confiance, l'espérance ne sont pas naturelles à l'homme ; la religion, la loi, la sentence, elles, oui, sont naturelles à l'homme et celui-ci ne s'en prive pas ; mais manifester, au cœur même de l'échec et à l'heure de la mort, au milieu des clameurs humaines et du silence de Dieu, que Dieu est Amour, n'est-ce pas là, justement, la vraie référence, intense et libre, à Dieu ? Et tourner le dos, de manière plus victorieuse que toute autre, à la tentation d'incroyance ?

**Jean-François Six.**

« L'incroyance et la foi ne sont pas ce qu'on croit ». (p. 70-73)

# Autour d'un assassinat

**Les vivants de tous les temps et de tous les horizons ont besoin de « modèles ». Ce n'est pas pour autant que nous aimons auréoler les morts du titre de héros.**

**L'importance accordée à l'assassinat de Mgr. Romero ne nous fait pas oublier tous ceux et toutes celles qui, sur le continent latino-américain - et ailleurs -, à l'ombre des murs d'une prison ou dans le secret de la nuit, endurent la même violence ou la même brutalité des forces oppressives.**

**Si nous revenons sur l'événement, c'est pour combler la carence d'une information de masse, qui se contente, le plus souvent de bombarder lecteurs, auditeurs et téléspectateurs, de dépêches d'agence sans s'attarder sur ce qui mérite attention.**

**Dans les pages qui suivent, nous apportons quelques informations très peu connues. Puis, nous transmettons les témoignages de deux Français qui sont allés aux funérailles de Mgr. Romero : Michel Merel, qui a fait un long séjour en Amérique latine, et Jacques Ménager, archevêque de Reims, président de la commission épiscopale française « Justice et Paix ». Les titres de ces deux témoignages sont de notre rédaction.**

La nomination de Mgr Romero comme archevêque ne fut pas particulièrement bien accueillie par les milieux progressistes ou révolutionnaires. Il était connu pour son conservatisme. Mais le fait de vivre au milieu du peuple et l'expérience de première main de sa situation l'ont rendu ennemi de la dictature et témoin jusqu'à la mort. Il avait, d'ailleurs, le pressentiment de cette mort brutale. Quinze jours avant d'être assassiné, il déclarait à un journaliste mexicain :

(1) « Solidaridad », Bogota, avril 80, page 24.

*« J'ai été fréquemment menacé de mort. Je dois vous dire que, comme chrétien, je ne crois pas à la mort sans résurrection : si on me tue, je ressusciterai dans le peuple salvadorien. Je vous le dis sans jactance, avec la plus grande humilité.*

*Comme pasteur, je suis obligé, par mandat divin, à donner ma vie pour ceux que j'aime, qui sont tous les Salvadoriens, même pour ceux qui vont m'assassiner. S'ils en viennent à réaliser les menaces, dès maintenant j'offre à Dieu mon sang pour la rédemption et la résurrection du Salvador.*

*Le martyr est une grâce de Dieu que je ne crois pas mériter. Mais si Dieu accepte le sacrifice de ma vie, que mon sang soit semence de liberté et le signal que l'espérance sera rapidement une réalité.*

*Avec une voix sereine mais ferme, je termine : ma mort, si elle est acceptée par Dieu, qu'elle soit pour la libération de mon peuple et comme un témoignage d'espérance dans l'avenir. Vous pouvez dire, si on arrivait à me tuer, que je pardonne et bénis ceux qui le font. Ah ! s'ils pouvaient se convaincre qu'ils perdent leur temps : un évêque mourra, mais l'Eglise de Dieu, qui est le Peuple, ne périra jamais » (1).*

On sait de bonne source que la mort de Mgr Romero a été saluée avec des toasts et des fêtes dans les quartiers chics de la ville. On a pu observer aux funérailles que, mis à part Mgr Rivera y Damas, aucun des évêques du Salvador n'était présent. De même, il n'y avait aucun représentant du CELAM (Comité Episcopal de l'Amérique latine). Mais les évêques qui sont venus assister à l'enterrement de Mgr Romero ont signé un texte commun :

Après avoir rappelé les innombrables victimes de la répression au Salvador, ces évêques concluent :

*« Beaucoup d'entre nous avons connu personnellement Mgr ROMERO. Nous avons vu en lui l'exemple de l'évêque dont nous avons rêvé à Medellin et à Puebla... »*

*Si Mgr ROMERO a été partial en quelque chose, c'est dans son amour pour les pauvres et sa défense des opprimés... Il y mettait sa foi, parce que dans l'injustice sociale et dans la vie menacée des pauvres, il voyait la plus radicale négation de Dieu ; et, dans la vie des pauvres, dans tous les efforts qu'ils font pour sortir de leur misère, il voyait le début de la Gloire de Dieu.*

*Mgr ROMERO a été un évêque exemplaire parce qu'il a été un évêque des pauvres dans un continent qui porte si cruellement la marque de la pauvreté des grandes majorités... Il s'est inséré parmi eux, il a défendu leur cause et il a souffert la même mort qu'eux : la persécution et le martyre. Mgr ROMERO est le symbole de toute une Eglise et d'un continent latino-américain vrai serviteur souffrant de Yahvé,, qui se charge du péché d'injustice et de mort de notre continent ».*

*« Et, finalement, nous voulons nous engager nous-mêmes, évêques, et nos Eglises, dans la ligne de Mgr ROMERO. Nous voulons terminer sa messe inachevée, frustrée par les balles. Mgr ROMERO est un martyr de la libération qu'exige l'Evangile, un exemple vivant du pasteur que voulait Puebla. A lui, aux pauvres du continent et au Seigneur Jésus nous demandons la grâce d'être plus fidèles à notre option pour les pauvres et les opprimés... à nous maintenir plus fermes dans la lutte pour la justice et à être de fidèles témoins de Dieu et de son Règne ».*

# Une messe qui ne se termine pas

Michel Merel

A l'annonce de l'assassinat de Mgr Romero, les amis de France et d'Amérique latine ont ressenti un déchirement au plus profond de leur cœur. Pour témoigner de cette douleur et de notre solidarité avec le peuple orphelin, je me suis rendu au Salvador. Après l'escale du Mexique, je remarquais dans l'avion un paysan de cette terre ; ses vêtements tranchaient avec ceux des autres passagers : pantalon et chemise de toile usée aux couleurs encore vives, sandales à lanières et le chapeau de paille. Victor Sanchez était son nom ; prêtre mexicain, curé de quelques villages, cultivant lui-même sa parcelle, travaillant avec les communautés pour donner à ce petit peuple marginalisé l'infrastructure nécessaire afin de sortir un jour de la misère. A la nouvelle de « l'assassinat sacrilège », en accord avec les chrétiens de sa paroisse, il n'a pas hésité à faire le voyage pour aller s'abreuver à cette nouvelle source de vie. Victor, plein de Jésus-Christ, portant sur ses mains et sur son visage les stigmates de la dépendance et dans ses yeux la force des doux. A l'aéroport, la police ne voulait pas le laisser passer, mais quand il a dit : qui il était et à quoi il allait, ses frères de sang se sont solidarités avec lui.

De l'aéroport de El San Salvador, un bijou perdu dans la savane où une délégation du diocèse nous attendait, jusqu'à Santa Tecla à 15 km de la capitale,

lieu assigné pour mon hébergement, je n'ai pas vu de dispositif de sécurité, tout juste deux postes de contrôle et une patrouille qui ne nous ont pas arrêtés. Des amis s'étaient chargés de venir me chercher le lendemain pour être à 10 h à la basilique d'où partait la procession. Première surprise : les minutes passaient et les amis n'arrivaient pas ; deuxième surprise : des huit religieux qui m'assuraient l'hospitalité, aucun ne participait à la sépulture de leur évêque ; « il fallait célébrer la messe du dimanche des Rameaux dans les différentes communautés » ... J'ai donc téléphoné pour que quelqu'un vienne me prendre ; trop tard pour aller à la basilique, mais assez tôt pour voir les deux processions suivant deux rues parallèles, celle du peuple chrétien et celle de la « coordinadora de Masas » (entité qui regroupe plusieurs organisations de l'opposition de gauche).

Passant sous la corde qui faisait office de barrage à la foule, j'ai rejoint la procession ; les chrétiens avaient en main des palmes et des photos de leur évêque : ils chantaient et priaient. Si les visages étaient tristes et fermés, de temps en temps s'échappaient des regards et des sourires qui en disaient long sur leur espérance et leur esprit de lutte. Sur le parcours, pas un seul militaire, pas un seul policier du moins en uniforme ; les scouts faisaient le ser-

vice d'ordre. Arrivé dans la cathédrale, je revêtais aube et étole et attendais le clergé pour me placer derrière l'autel, lequel était posé sur le parvis face à la place où une immense foule pacifique et recueillie attendait. Les hôtes de marque, les évêques et la chorale étaient à l'extérieur sous le porche ; les religieux, les prêtres et bon nombre de laïcs restant à l'intérieur de la cathédrale. Porté par des prêtres du diocèse, le cercueil appartenait à la foule qui chantait les cantiques préférés de son évêque : « Vamos a la casa del Señor ... El Cristo trabajador, el Dios obrero ... Donde está la muerta ? Resucito, aléluia ... » Une liturgie de la parole toute simple où résonne le Gloria et où les textes du jour s'identifient pleinement avec l'Événement que l'on célèbre. L'homélie du cardinal de Mexico, homélie entrecoupée d'applaudissements, est interrompue par la première bombe.

Je n'ai pu m'empêcher de murmurer : « Les s..., ils ont osé ». Une explosion violente et assourdissante, bientôt suivie d'autres et de tirs d'armes automatiques. Moment de stupeur, chacun reste figé sur place. Les célébrants qui étaient sous le porche rentrent dans la cathédrale. A leur suite s'engouffre par vagues, une foule disciplinée, encore incrédule ; les visages se referment, les larmes coulent. Les premiers blessés arrivent, surtout des femmes. Une chemise est déchirée pour faire un garrot ; une grand-mère agonise et meurt malgré le bouche à bouche. Les parents protègent les enfants apeurés et hébétés. La

cathédrale voit arriver des flots incessants qui se dirigent vers la tribune et la crypte. Un mot d'ordre est lancé : « Agitez des vêtements pour brasser l'air ». En effet, l'asphyxie menace : de la fumée commence à entrer par les ouvertures non vitrées de la cathédrale et puis, il est 12 h : il fait chaud.

Assis sur le dossier d'un banc, à trois mètres de moi, Mgr Proano est avec les plus pauvres ; il ne dit rien, immobile, figé comme une statue, les yeux perdus dans la méditation et la souffrance. Je donne l'abrazo au Pasteur Angel Peiro, vieil ami argentin que je retrouve ici après des années de séparation. Exilé de son pays, il représente aux obsèques, le Conseil œcuménique des Eglises. Près de moi Jean-Louis, aumônier de JOC pour l'Amérique centrale : émotion des retrouvailles, stupeur et impuissance. Les détonations continuent ; des bruits courent. Jean-Louis me dit que l'un des dirigeants de la JOC du Salvador a été dénoncé par son propre parrain. La police a cerné, puis mitraillé la maison qui avait été vendue quelque temps auparavant. Le nouvel occupant se jette sous le lit, il en est tiré à coups de crosse : côtes fracturées. La police se rend compte de la méprise. Un voisin éméché lance quelques invectives : il est abattu sur le champ. Un jeune paysan s'approche de Jean-Louis ; il vit dans la cathédrale depuis quinze jours. Il a dû fuir son village. Avec ces événements, il ne sait plus où aller.

Il est demandé au clergé de se réunir au centre de la cathédrale ; je suis tout

près du porche à gauche de l'entrée et je pense y rester tant qu'il y aura des personnes à côté de moi : par leurs vêtements, leur retenue, je vois qu'elles font partie des pauvres, des petits. Peu de représentants de la classe moyenne ou de la bourgeoisie. Une jeune fille sort de son sac une bouteille en plastique et partage l'eau avec un bébé et une personne âgée, une autre distribue des aspirines. La Croix-Rouge arrive, demandée à son collègue du Salvador par le ministre des Affaires étrangères du Nicaragua, le prêtre Miguel Escoto. Plus tard, j'ai remarqué la présence d'une ligne téléphonique dans le transept de la cathédrale. Je suis surpris de l'attitude des gens : auto-discipline, silence, on ne cherche pas à tirer parti, à se protéger personnellement, à prendre ses aises aux dépens des autres. Tous se sentent solidaires, tous partagent la même douleur, la même tension, la même insécurité. A mon accent, on se rend compte que je suis étranger. Réaction immédiate : honte et excuses. J'ai de la peine à leur faire comprendre que, moi Français, je suis aussi responsable de ce déchaînement de la violence dans leur pays.

Les minutes, les heures passent ; des brancardiers apparaissent. Peu à peu la cathédrale se vide. Les religieuses, les prêtres, la foule sortent les mains en l'air par les portes latérales. Il suffit d'une détonation pour que les gens reviennent au galop se réfugier dans le temple. Je garde mon aube ; je voudrais poursuivre la messe. Un prêtre salvado-

rien à qui je pose la question me répond : « Père, c'est une messe qui ne se termine pas ... ». Entre-temps les évêques ont béni le corps de Mgr Romero. Des bruits avaient couru que la « Coordinadora » voulait enlever le cercueil. La sépulture se fait à la sauvette ... Ne sommes-nous pas en semaine sainte ? Après deux heures et demie de surplace, je me dirige au centre de la cathédrale : là, le fauteuil du célébrant principal où repose une jeune femme effondrée, plus loin, le dernier groupe de prêtres et évêques, je reconnais le théologien Gutierrez, les évêques Proano, Mendez Arceo ... Des Frères maristes nous invitent à sortir car, paraît-il, « la Coordinadora » va prendre la cathédrale ! Sur le chemin qui mène à la tombe de Mgr Romero, un Salvadorien se confie : « J'ai honte pour mon pays. Dites en France ce qui se passe ici. Mgr Romero prenait le temps de nous rencontrer et de nous écouter, il nous connaissait et nous aimait. Cela ne lui faisait rien de célébrer la messe dans les chapelles les plus pauvres. Tout le mal vient des militaires. En ce moment, au Salvador, nous sommes plus de 600.000 hommes prêts à donner notre vie à n'importe quel moment : nous n'avons plus rien à perdre. Je connais des militaires qui ont renié leur propre mère pour pouvoir continuer leur carrière ... Il y a des prêtres qui sont bons et qui sont avec nous. Mais, il y en a d'autres qui ne suivent pas, qui sont contre nous ; ils recherchent le confort. »

Accroché au mur fermant le transept

côté droit, un grand poster en couleurs de Mgr Romero, au pied du portrait un maçon est en train de poser la dernière brique qui fermera la tombe. Tout est consommé ... : ou tout commencera ? Dimanche des Rameaux à San Salvador : de 40 à 50 morts, de nouveau le sang a coulé. La trêve n'a pas été respectée. Qui a tiré la première bombe ? La Coordinadora ? L'armée ? ... Au petit jour des témoins ont vu des policiers pénétrer dans le palais présidentiel inhabité depuis longtemps et normalement à charge de quelques gardiens. D'autres témoins, comme Mgr Ménager, archevêque de Reims, arrivés en retard et donc au milieu de la foule, ont vu, au moment de l'explosion de la première bombe, de la fumée sortir de l'une des fenêtres du palais présidentiel. Des voitures ont été brûlées dans les rues débouchant sur la place principale ; cela, d'après la « Coordinadora », pour empêcher l'arrivée des automitrailleuses de l'armée. Des témoins encore, avaient remarqué que dans la procession de la Coordinadora, certains militants portaient des armes légères qu'ils ont utilisées d'ailleurs après les premières explosions pour répliquer aux tirs venant du palais et d'autres édifices.

Baucoup de journalistes étaient au rendez-vous, parmi lesquels ceux de trois chaînes de télévision nord-américaines. Les films ont été envoyés à Managua, la ville la plus proche permettant leur émission par satellite. Après cette opération, ils ont été remis à la junte gouvernementale. Les journalistes

invités à visionner leurs films ont reconnu de nombreuses coupures, en particulier les vues concernant le palais présidentiel durant les tirs et les explosions. Un prêtre américain, exerçant son ministère à Panama et voulant connaître la position de son pays, s'est rendu à l'ambassade des Etats-Unis. Reçu par le maître de maison, il lui a été dit : « Cela fait 100 ans que les USA sont présents au Salvador, ce n'est pas maintenant qu'ils vont abandonner le pays. Jamais les USA ne permettront l'accès au pouvoir d'un gouvernement du même type que celui du Nicaragua ». Qui a tiré la première bombe ? Qui a tué Mgr Romero ? Le saura-t-on un jour ? La nuit même du meurtre de l'évêque, quinze paysans de son village natal ont été massacrés dans le cadre de la réforme agraire ; le jour même de sa sépulture, une nouvelle fois, ce sont les petits qui ont payé ...

Les tirs avaient cessé, seules les ambulances allaient et venaient, je sortais du temple sans être ennuyé en compagnie de ce petit groupe qui restait. Le lendemain, les religieux qui m'hébergeaient se sont bien gardés de me dire que j'étais invité à la réunion de tout le clergé et de tous les agents de pastorale de la capitale en compagnie des représentants étrangers ; par contre, l'un d'entre eux m'a fait faire le tour du propriétaire ... Le mardi, je décidais de prendre ma liberté : visite à l'archevêché et traversée de la ville à pied. C'est ainsi que j'ai vu des devantures de magasins luxueux et de banques,

dévastées sur 200 mètres. C'était le résultat d'une douzaine de bombes qui avaient explosé le lundi soir et qui m'avaient réveillé à plus de 15 km. Déjà, les maçons et les peintres étaient à l'ouvrage. Invité chez les Sœurs de l'Assomption à célébrer puis à partager leur déjeuner, je fus le témoin d'une fusillade à l'angle de leur collège : dans cette action, l'ambassadeur du Guatemala s'en est tiré avec quelques blessures ! Je reprenais la route pour un dernier au revoir à Mgr Romero. La cathédrale, plus blockhaus que temple, était silencieuse ; trois cercueils étaient encore là. Soldats inconnus ? Défunts sans famille ? Une trentaine de personnes se recueillaient sur la tombe de l'évêque martyr. D'autres commençaient le nettoyage : des montagnes de débris, des taches de sang ...

Mercredi matin, réunion des agents de pastorale de El San Salvador ; cette fois, je suis au rendez-vous. Je m'aperçois qu'il y a des tensions, des divisions, un relent de nationalisme chez certains prêtres salvadoriens. L'assemblée est à la recherche d'une unité qu'elle ne trouvera pas, traumatisée qu'elle est par l'absence du Pasteur, par les événements du dimanche précédent et aussi par les deux lectures qui ont ouvert la séance : celle de la lettre de l'épiscopat du Salvador qui en partie prenait le contre-pied de la déclaration des évêques étrangers, celle aussi, d'un câble provenant de Mexico qui disait que le cardinal Corripio, représentant du Pape

aux obsèques de Mgr Romero, n'avait pu se rendre compte si vraiment l'église du Salvador était persécutée. L'assemblée se sépare sans aborder les thèmes préparés, sans approuver les motions présentées. Chacun retourne à ses occupations : demain, l'Eglise célèbre le Jeudi-Saint. Les amis du Salvador me demandent de rester solidaire avec eux tant au plan spirituel et matériel qu'au plan politique.

Ce récit, comme la messe du dimanche des Rameaux à El San Salvador, n'a pas de conclusion. Je resterai avec le message des deux banderoles qui barraient la façade principale de la cathédrale. L'une disait : « Nous ne voulons pas du Nonce (puis suivaient les noms de trois évêques du Salvador) à la sépulture de Mgr Romero ». — L'autre disait : « Mgr Romero, tu n'es pas mort, tu vis dans la lutte de ton peuple ». L'histoire, dans ce petit pays d'Amérique centrale, continue de s'écrire en lettres de sang. Les Communautés ecclésiales de base de la périphérie de la capitale et de Santa Tecla terminaient ainsi leur communiqué du 28 mars : « Le martyr de Mgr Romero qui est une semence de résurrection dans le peuple salvadorien, devient une source de conversion qui nous pousse à continuer de travailler pour la libération de notre peuple. Nous autres chrétiens, nous sommes là pour être le moteur de ce processus que Jésus a commencé ; notre Pasteur nous a appris comment le continuer ».

# ***A partir des pauvres et pour les pauvres et avec les pauvres***

**Jacques Ménager**

*Je reviens de San Salvador où j'ai participé aux funérailles de Mgr Romero le 30 mars. A mon retour, je voudrais proposer quelques éléments d'information et de réflexion qui préciseront ce que j'ai dit à la Conférence de Presse du 3 avril et de plusieurs interviews de Télévision et de Radio. Chemin faisant, je rectifierai ainsi quelques interprétations inexactes de certains journaux.*

## **Pourquoi je suis allé à San Salvador**

A la suite de contacts divers avec les organismes chrétiens qui sont en relation constante avec l'Amérique latine, M. le Cardinal Etchegaray m'a demandé d'aller là-bas représenter les Evêques de France.

Un contact préalable avait été pris avec la Secrétairerie d'Etat qui avait, non seulement approuvé, mais encouragé clairement une telle démarche.

D'ailleurs, j'ai retrouvé à San Salvador une vingtaine d'évêques venant, non seulement des pays d'Amérique latine, mais aussi des U.S.A., du Canada, d'Irlande, d'Angleterre, d'Espagne. Il y avait, de plus, des prêtres délégués par leur Episcopat (Belgique, Allemagne, etc. J'en oublie peut-être), le Père Morel, du CEFAL, était là aussi, avant d'aller au Nicaragua, visiter des prêtres français.

1) Nous souhaitons *signifier par un geste visible notre amitié pour une Eglise particulière durement éprouvée*, notre solidarité avec le peuple du Salvador, aux prises avec une crise économico-politique grave et une répression sanglante. Un document officiel de l'Archevêché de San Salvador dénombre 689 personnes assassinées entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 13 mars 1980. Depuis, le chiffre a largement augmenté. Ce même document donne les noms de ceux qui sont morts et les groupes qui les ont tués, chaque fois que cela a été connu. Il s'agit de groupes appartenant à la Police, à l'Armée et aussi à de nombreuses organisations armées de l'extrême droite (Union Guerrière Blanche, Orden, etc.). Six prêtres ont été assassinés et de nombreux catéchistes et animateurs paroissiaux.

Il est juste de dire qu'il y a eu, d'autre part, des morts du fait des groupes armés d'extrême gauche.

2) L'envoi d'un évêque de notre pays voulait marquer *notre solidarité avec l'attitude évangélique et non violente de Mgr Romero. Il menait, en effet, depuis trois ans, une action courageuse en faveur de la justice pour les pauvres et de la cessation de la répression violente.*

3) Enfin, on souhaitait par là *sensi-*

*biliser un peu plus l'opinion française à ces situations de dramatique pauvreté.* La réponse à une telle situation ne peut être la répression par les armes, mais la mise en place effective des réformes fondamentales nécessaires à la création d'une société économique plus juste. La domination économique des pays riches (notamment les U.S.A.) et la dureté de l'attitude de l'oligarchie locale se conjuguent pour créer cette situation intolérable.

Mgr Romero se référerait sans cesse en ce domaine à l'Encyclique *Populorum Progressio* de Paul VI, ainsi qu'aux décisions des Assemblées de Medellin et de Puebla. Passant à Paris en février 1980 il avait déclaré :

« *A Puebla, il a été dit que la conversion pour les pauvres n'est pas un fait généralisé en Amérique Latine, et pas non plus au sein de l'Eglise. Puebla nous rappelle que la conversion doit être faite aujourd'hui à partir des pauvres, et pour les pauvres, et avec les pauvres. Mais malheureusement, cela demande, et notamment de la part de l'Eglise, de renoncer à beaucoup de privilèges et même souvent à des amitiés* ».

Il y a là des appels évangéliques qui nous interrogent.

## **Quelques flashes sur les événements**

### **1) Le dimanche 30 mars**

Parti le samedi matin 29 mars de Paris, un retard de 3 h, sur la ligne d'avion

de Houston (U.S.A.) à Mexico, m'a fait manquer ma correspondance vers San Salvador, le samedi soir. Après avoir

couché à Mexico, j'ai trouvé un avion le dimanche matin. Arrivé à 10 h 15 à l'aéroport, attendu par une voiture, j'ai été conduit aussitôt à la capitale. La cérémonie avait commencé à 11 h exactement. Je suis arrivé au milieu de l'homélie du Cardinal Copripio Ahumada, de Mexico, délégué par le Pape pour présider la messe.

Arrivant sur l'immense place, où il y avait, estime-t-on, 200.000 personnes, j'ai entendu éclater la première « bombe » à côté du palais gouvernemental occupé par la police. J'ai vu la fumée noire qui se dégageait. J'ai entendu les premiers coups de feu. Ce fut alors, dans la foule, une panique effroyable. Les gens se sauvaient de tous côtés par les rues adjacentes ... D'autres s'engouffraient dans la cathédrale, piétinant malgré eux au passage des personnes qui avaient fait une chute (15 à 18 morts dans la cathédrale, et de nombreux blessés) ... Les Evêques, le clergé, etc., emportant avec eux le lourd cercueil, étaient entrés les premiers dans la cathédrale. Ils ont été bloqués là pendant deux heures par la foule compressée. La messe a été suspendue. Le corps a été béni et mis aussitôt dans le tombeau de la crypte.

Deux heures après environ, la foule a commencé à sortir de la cathédrale avec prudence, car il y avait encore des coups de feu dans certaines rues adjacentes. Des évêques m'ont dit être sortis les mains derrière la tête, comme la plupart des gens. Moi-même, n'ayant pu entrer

dans la cathédrale, j'ai été entraîné par la foule paniquée qui fuyait en courant. Une maison a ouvert sa porte pour m'inviter à me mettre à l'abri avec une dizaine d'autres personnes. J'y suis resté deux heures, entendant dans la rue les voitures de police, les coups de feu. Il y avait un peu partout des voitures incendiées (la presse a parlé de 90 voitures brûlées). J'ai été frappé par la « peur » des gens, même à l'intérieur de la maison : on sent qu'ils vivent habituellement dans une atmosphère dangereuse, où tout peut arriver : les morts ne sont pas rares, même parmi les femmes et les enfants.

Vers 14 h, un calme relatif est revenu ; la fusillade s'était écartée dans les quartiers périphériques. J'ai pu rejoindre, avec une voiture Croix-Rouge, la maison religieuse où je devais loger. Il y avait là deux évêques du Guatemala, un évêque canadien et le secrétaire général de l'Episcopat Canadien (section française), quelques prêtres mexicains ou salvadoriens. Les observations des uns et des autres, tous témoins oculaires, ont pu s'exprimer et donner une vision plus complète de ce qui s'était passé.

## 2) Le lendemain matin

— L'Archevêché avait organisé une grande réunion de tous les prêtres du diocèse, des religieuses et de quelques laïcs animateurs de pastorale dans les villages (« délégués à la Parole »).

Environ 250 présents. J'ai participé pendant deux heures à cette réunion d'information et d'orientation pastorale « dans l'événement » afin d'assurer, autant que possible, une attitude commune et une vraie cohésion avec l'ancien vicaire général de Mgr Romero, devenu Vicaire capitulaire : Mgr Urieste. Il y a, en effet, des prêtres tentés par la lutte, même violente, d'autres partisans de l'ordre à tout prix. Les cinq évêques du Salvador, ce n'est un secret pour personne, n'étaient pas tous d'accord. Trois d'entre eux étaient opposés aux prises de position de Mgr Romero. On m'a dit de tous côtés que ces trois évêques n'étaient pas présents à l'enterrement ... Je ne l'ai pas vérifié personnellement, mais les commentaires étaient durs.

— J'ai pris connaissance de deux documents officiels signés par une quinzaine d'évêques étrangers avant leur départ, à l'issue de la cérémonie et de la bagarre de rues. J'ai signé à mon tour ce document qui répondait à ce que j'avais vu moi-même d'un autre point d'observation, lorsque j'étais arrivé sur la place. Ce document, publié dans la presse locale, voulait réfuter ouvertement la version des événements présentés par le gouvernement en place (« junte »). La presse U.S.A. n'a retenu que la version gouvernementale « les événements ont été déclenchés par les forces de gauche ». Les Evêques, au contraire, déclarent que la première bombe a été jetée dans la foule à partir

du 1<sup>er</sup> étage du palais gouvernemental qui borde la place. Ce palais était occupé par la police. De même, les premiers coups de feu seraient partis du 2<sup>e</sup> étage de ce palais. Les nombreux groupes de gauche qui étaient dans les rues adjacentes (et que j'avais vus en arrivant, bien rangés en ligne, levant le poing en silence, et applaudissant l'homélie du Cardinal quand il parlait de justice et de paix) se sont alors disloqués dans une fuite rapide. Certains toutefois qui étaient armés, ont ouvert le feu à leur tour sur la police. Des photos en font foi ...

— En fin de matinée, ce lundi, j'ai été conduit par des Sœurs, qui avaient fait leur noviciat à Montluçon, et qui parlaient français, à la chapelle où Mgr Romero avait été assassiné. J'ai entendu le récit de la bouche d'une des Sœurs qui était présente. Mgr Romero célébrait la messe d'enterrement d'une vieille femme. Il venait de commenter l'Evangile du grain de blé qui tombe en terre et d'où surgit une vie nouvelle, lorsqu'un coup de feu l'a atteint en plein cœur, tiré de la rue (vingt mètres), par la grande porte ouverte de la chapelle ... C'était une balle explosive. Mgr Romero est mort sur le coup. Les tueurs ont fui rapidement en voiture. Tout le monde accuse un groupe d'extrême droite d'être à l'origine de ce crime qui est la suite logique de beaucoup d'autres.

— Lundi après-midi, j'ai pu entrer dans la cathédrale. Celle-ci était dans un état lamentable. Quatre morts gisaient

encore sur le dallage. On se préparait à les mettre en bière.

J'ai pu prier sur la tombe de ce grand évêque, lui demandant pour l'Eglise en-

## **Quelques réflexions pour conclure**

1) J'ai « senti » et vu la *misère d'un peuple*.

L'immense majorité de la population est composée de « paysans », les uns salariés des grosses fermes (certaines ont plus de 20.000 ha).

Après des luttes sévères et de nombreux « massacres » (30.000 tués par l'armée en 1932, lors d'une marche vers la capitale — ce sont des choses qu'on n'oublie pas) ils ont obtenu un salaire de 3 dollars environ par jour, mais ils ne travaillent souvent que quatre mois par an, pour la récolte de la canne à sucre ou du café. Le reste du temps, c'est la misère noire. Les autres paysans cultivent un lopin de terre : 130.000 exploitations ont moins d'un hectare. Et la terre est souvent pauvre. C'est dire l'extrême indigence de ces familles qui habitent des baraques en bois éparpillées dans la campagne.

Dans la ville de San Salvador (500.000 habitants), il y a des commerçants, plus riches au centre (il y a eu des incendies et des mises à sac durant la nuit du dimanche 30 mars au lundi 1<sup>er</sup> avril). Ailleurs, dans les faubourgs, de tous petits commerces de détail. L'habitat en ville semble s'améliorer (petites bara-

ques en parpaings), mais les taudis sont innombrables.

2) J'ai mieux compris la *situation tendue et le processus « révolutionnaire »* en cours. Il existe de multiples « organisations » de droite et de gauche — Certaines sont extrémistes — D'autres veulent des changements substantiels (d'ailleurs promis par le gouvernement actuel, mais non encore réalisés, comme la réforme agraire). Les « marxistes » occupent, depuis plusieurs mois, une église neuve en plein cœur de la ville, comme ils occuperaient une citadelle.

Dans cette situation à la fois disparate et explosive, tout peut arriver dans un sens comme dans l'autre. Mgr Romero avait écrit, il y a peu de temps, au Président Carter, lui demandant de cesser « d'envoyer des armes pour la répression ».

3) Cela m'interroge plus que jamais sur la *vente des armes*, destinée souvent à soutenir les intérêts économiques abusifs du pouvoir en place, des « possédants » et des sociétés transnationales présentes sur le terrain. Je pense à l'Afrique du Sud et à bien d'autres pays. Il y a des cas où ces armes servent à

maintenir le « désordre établi », c'est-à-dire « un ordre injuste ».

4) Cela m'interroge sur le *système économique international* et l'engrenage de pauvreté et de révolte qu'entraîne inévitablement l'injustice criante contre laquelle on ne peut se défendre par des voies légales efficaces. Où est notre responsabilité de nations occidentales qui bénéficient, de fait, de ce travail à bas prix ?

Comment inventer un nouvel ordre économique international qui transforme les structures en place, pour permettre plus de justice pour les pauvres ?

5) Cela me convainc encore plus de la nécessité de *conscientiser* les chrétiens et les hommes dignes de ce nom, de l'urgence du problème. Si difficile que

ce soit, il n'est pas possible de renvoyer purement et simplement les pays pauvres à leur misère. Il faudrait que tous ceux qui ont un pouvoir économique ou politique, soutenus par une opinion publique active et exigeante, puissent promouvoir effectivement un effort décisif en faveur des pauvres.

6) *Les Eglises chrétiennes se doivent d'être unanimes et engagées* en ce sens, si elles veulent être *fidèles à l'Evangile*. Ce n'est pas facile. Là-bas, la marge de manœuvre est bien mince : c'est une ligne de crête. Les homélies courageuses de Mgr Romero en font foi. (J'ai ramené la collection de toutes les homélies depuis un an. Elles sont en dépôt au CCFD, 47, quai des Grands-Augustins, 75006 Paris).

*Il faudra bien inventer des sociétés économiques et politiques qui évitent les excès totalitaires et réducteurs du Marxisme léniniste, comme les excès totalitaires et inhumains de la Sécurité Nationale, ou du libéralisme économique aveuglé par la seule recherche de la rentabilité maximum.*

*N'est-ce pas une recherche et une action qui interpellent l'Eglise et tous ses membres, en vue d'une libération plénière de l'homme sauvé par le Christ ?*

Sur  
la terre  
créer du bonheur  
comme  
au ciel

## *une mort*

« LEVE-TOI ET MARCHE ... » La santé, on la retrouve en marchant ... C'est ce que j'essaie de faire après la blessure de juin dernier. Je vous remercie de votre amitié ; c'est fou la force que ça peut donner. »

Derniers mots d'Yves Sauvaget, prêtre ouvrier, à ses copains de la région du Limousin.

Le 20 mai, Yves s'est « levé » pour l'accomplissement de sa marche d'homme croyant et solidaire.

Son cœur n'a pas pu repartir après la deuxième opération tentée pour enrayer la maladie coronarienne dont il était atteint.

Deux mois avant il nous avait dit comment il essayait de vivre la condition humaine. Sa parole, comme sa vie, ne nous appartient pas, elle est pour tous :

« 23 février ... de nouveau embarqué au C.H.U. deuxième blessure. La coronographie dévoile les dégâts : l'homogreffe est bouchée. Plus rien à faire de ce côté-là. Les deux autres pontages sont bons, mais de nouvelles lésions sont apparues en-dessous des pontages. Tous sont d'avis que ça peut s'arranger. On peut vivre avec deux pontages, mais la maladie coronarienne va-t-elle s'arrêter ? Le corps humain, c'est tellement compliqué. De toutes façons il faut opérer. Il faut vivre. J'ai l'impression de vivre un sursis, long, pas long ?

En juin dernier, à mon premier coup dur, je savais aussi que je pouvais partir. A l'hôpital le cadran se reflétait dans la glace en face et je voyais mon cœur se débattre. Il s'accélérait, ralentissait, battait de façon désordonnée. Conscient de la gravité de la situation je me retrouvais dans une très grande paix. Avec tout ce qu'il y avait eu de moche dans ma vie, malgré tous les zig-zag, je me savais follement aimé de Dieu. Et il y a eu tous les copains de tous les bords : les frangins et frangines de l'équipe, la famille de Nantes, l'évêque, les copains du P.C., les copains de boulot, le curé de St-Michel, tous les amis de la région d'Ambazac ... je ne saurai jamais leur dire la force qu'ils m'ont donnée. Ils étaient les délégués de groupes divers et parfois opposés, comme la préfiguration du rassemblement recherché.

Aujourd'hui, encore acculé au bord de la vie, j'essaie de ne pas subir ce qui m'arrive mais d'assumer consciemment comme dirait Madeleine du « bout du monde » (petit village où je me suis reposé à Ambazac, l'été dernier). Ce n'est pas facile, c'est un combat entre la nuit et la lumière, entre la peur du néant et la foi que j'ai découverte en Eglise, entre

la certitude et l'incertitude. Je crois que c'est une chance, une « grâce » — comme on dit entre chrétiens — de pouvoir vivre en toute conscience la lutte contre la maladie. Ça fait partie de la condition humaine.

La grosse question qui me devient insupportable : laisser les copains, tous ceux qui continuent à se battre pour un avenir meilleur ; tous ceux qui vivent ce « creux de la vague » de notre époque où l'espérance disparaît à l'horizon comme un coucher de soleil sans lendemain, quitter l'équipe, ma famille ... Le néant ... le vide. Si Dieu est Dieu, ce n'est pas possible. Si déjà se réalise la parole de Jésus : « Celui qui aura quitté son père, sa mère, ses frères et sœurs à cause de moi en connaîtra une multitude dès à présent » (à Limoges, je n'ai pas de famille et pourtant j'ai une foule de frères et de sœurs !), il n'est pas possible qu'elle ne se réalise pas au-delà de la mort. Dieu ne peut être un Dieu solitaire. Le Dieu de Jésus de Nazareth c'est un Dieu fou de l'avenir des hommes, de leur bonheur : un Père qui rassemble pour la fête.

Je comprends mieux ce que l'on dit quand on parle de communion des saints. Dans une foi qui côtoie le doute, l'incroyance, je crois au rassemblement de tous les combattants de tous les jours : pères, mères de familles qui en voient de toutes les couleurs, ouvriers, paysans qui se battent pour tirer de la matière force de vie et aussi malheureusement, parfois contraints à travailler pour une force de mort. La communion de nous tous avec nos vies zig-zagantes, essayant d'assumer notre pauvreté et celle des autres pour un monde plus heureux, saints de par la sainteté de Dieu, remplis de l'amour du Père pour le fils prodigue.

Je comprends mieux aussi Thérèse de Lisieux qui dans son langage veut « passer son ciel à créer du bonheur ». A cet avenir commun qui se fabrique jour après jour avec des avancées et des reculs, je suis lié. Je fais partie de la chaîne. On fait un travail, d'autres le continuent, c'est la condition humaine.

La communion ne peut devenir que plus réelle, de la réalité de Dieu, invisible à nos yeux.

Tout cela tourne et retourne dans ma tête, combat entre la nuit et la lumière, combat autrement plus dur que l'opération dernière ou à venir.

Mon compagnon de chambre est un maçon de 72 ans qui a commencé à travailler à 15 ans. Je ne lui arrive pas à la cheville. Il se dit incroyant. Si c'est lui qui avait raison ... Je crois, je ne crois plus. Il y a des fois, je ne sais plus. Le cri de Jésus sur sa croix. Moi, sur mon lit, j'ai envie de vivre. Vivre, aimer, ça va ensemble. J'ai appris, un peu, ce que c'était qu'aimer ; non pas accaparer pour soi, mais vouloir pour le copain, pour les copains, la liberté, qu'ils accomplissent ce pour quoi ils sont faits. Je pense souvent à l'équipe des délégués de COPRECO, les laisser s'envoler même si on ne doit plus se revoir ! Je pense à bien des copains d'équipe que j'ai connus depuis plus de vingt ans dans le Limousin. Faire confiance, ma mère m'a appris beaucoup de choses là-dessus.

J'ai une soif de vivre à ce moment où mon corps connaît une nouvelle détérioration. L'opération réussira à peu près à coup sûr, mais ce qui m'arrive comme dit Marcelle, ce n'est pas un hasard, une banale usure de carrosserie. Je voudrais pouvoir redire chaque jour ce « oui » dont parlait Madeleine « du bout du monde ». « Vivre en état de visitation », comme elle disait.

Dans la foi (et la foi est un risque comme l'athéisme) j'ai envie de redire avec Job que j'ai lu et relu ces jours-ci :

*« Je sais que mon Défenseur est vivant           Après mon éveil il me dressera près de lui  
Que lui, le dernier, se lèvera sur la Terre Et de ma chair je verrai Dieu. »*

J'ajouterai : à la suite du Christ vivant (Ro 15). Oui, je crois que rien ne nous séparera, même la mort. Nous sommes faits pour vivre ensemble aujourd'hui et demain. Je crois que là est la source capable de redonner vigueur à nos corps fatigués pour continuer le chemin vers un monde plus humain, même si notre époque nous apparaît comme un chemin de croix. »

Yves est mort à l'hôpital de la Pitié, à Paris. Il a été enterré à Ste-Thérèse de Limoges, le samedi 24 mai. L'après-midi de ce même jour, tout près de Limoges, à Solignac où il avait partagé bien des fois avec d'autres ses raisons de vivre, de combattre et d'espérer, trois jeunes frères ont été ordonnés prêtres. Pensant à cette journée de fête, Yves avait confié à une camarade : « Quoi qu'il arrive, il faut garder le soleil ! ... On fait un travail, d'autres le continuent, c'est la condition humaine ».

C'est aussi la condition de l'Évangile, espérance pour les pauvres, remise d'âge en âge, en nos mains.

**Son équipe de Limoges et l'équipe centrale.**

# *D'âge en âge, en nos mains*

## *des ordinations*

Ces dernières semaines, plusieurs jeunes ont fait leur premier engagement à la Mission de France ou ont été ordonnés diacres et prêtres (voir p. 54).

Nous avons sélectionné, sans chercher une quelconque logique, quelques extraits des demandes qu'ils avaient adressées auparavant à Roger Etchegaray, Jean Rémond et Francis Corenwinder. A la manière d'un fleuriste, nous avons joué sur la variété des couleurs. Chacun de ces témoignages donne une note originale de cet appel que Dieu ne cesse de lancer au cœur des hommes.

Cet appel que la raison ne saurait délimiter, que l'ordinateur ne peut jamais identifier, connaît mille facettes contrastées, et même paradoxales. Tantôt il se charge de mystère, se nourrit d'utopie et frôle la folie ; tantôt, au contraire, il s'enracine dans l'expérience humaine la plus concrète, la plus « charnelle ». Sous toutes ses formes, il est quête de liberté ; liberté d'expression, de création, d'invention ; liberté inépuisable de l'Évangile. Liberté qui s'irrite chaque fois qu'une parole, celle d'un peuple, est muselée, chaque fois que la Parole est annexée par une classe dominante.

De tous temps et en tous lieux, cet appel est dépaysement, dépouillement, retournement, renouvellement. C'est cela « répondre à », « être responsable ».

Je suis marqué depuis toujours  
par une soif d'absolu,  
par le besoin du regard de l'Autre  
et de la tendresse qu'il me donne pour exister.  
Cette soif et ce besoin  
me rendent vulnérable, fragile.  
Et je lis dans cette ouverture,  
dans cette blessure,  
qui me laissent insatisfait, bouillonnant de désir,  
la marque de l'Appel de Dieu.  
Amour puissant  
qui se révèle au long de mon histoire  
que je relis à la lumière de ma foi ;  
de cette béance...  
histoire marquée par des temps forts,  
des temps fondateurs.  
Au début de mes études de médecine,  
confrontation à ma solitude,  
à mon impuissance à aider l'autre,  
à mon impuissance à être libre.  
Je tentais alors de nier  
cette exigence intérieure qui me traverse,  
pour tenter de « vivre comme tout le monde ».  
A travers cette tentative,  
j'ai pris conscience que cet appel  
était partie intégrante de moi-même.  
irruption d'un amour humain,  
dans ce temps de conversion  
où je découvre l'amour comme un regard échangé,  
voyant en l'autre  
la promesse de l'appel qu'il porte.  
Expérience de la mort... Disparition de l'être aimé,  
qui oblige à la dépossession  
si l'amour veut survivre.  
Passage d'un amour singulier à un amour universel.  
Cette carence d'amour  
que je sais impossible à satisfaire  
me pousse à quémander l'amour de tous ;  
situation qui transforme mon célibat de fait

en un choix positif.  
J'ai perçu la foi dans une famille du Nord  
traditionnellement chrétienne.  
Au début de mes études j'ai découvert l'incroyance  
non comme un phénomène étranger,  
mais comme interpellante.  
Pour décrire ces années,  
je ferai mienne l'expression de D. Bonhoeffer :  
« Ce n'est que lorsqu'on connaît l'impossibilité  
de prononcer le nom de Dieu,  
qu'on a le droit  
de prononcer celui de Jésus-Christ ».  
Rencontre de l'incroyance, indissociable d'amitiés...  
Face à son destin, la démarche la plus honnête  
est de chercher seul...  
assumant toute la mesure et le risque de l'absurde.  
Je le crois profondément :  
dans une telle démarche, et en toute liberté,  
peut surgir le don de la foi en Jésus-Christ...  
La rencontre de Jésus-Christ est exigeante ;  
elle m'oblige à aller au bout de moi-même,  
souvent elle m'entraîne là où mes pas se refusent.  
« La parole du Seigneur fût adressée à Jonas :  
« Lève-toi, va à Ninive ».  
Jonas se leva pour fuir à Tarsis ».  
Et il y eût la tempête, le naufrage, le poisson.  
« La parole du Seigneur  
fût adressée une seconde fois à Jonas :  
« Lève-toi, va à Ninive ».  
Jonas se leva et partit, cette fois, pour Ninive ».  
Et quand Ninive, par la puissance de l'Esprit,  
fût convertie, Jonas bouda !  
J'aime la figure de Jonas.  
La conversion à Jésus-Christ  
n'est pas à la mesure de nos forces,  
mais le retournement de nos faiblesses.  
C'est en se percevant comme pécheur  
que l'homme peut rencontrer Dieu  
comme le Tout Autre,

prenant alors toute la mesure de la gratuité du don de la foi et de la grâce.

L'arrêt de la vie professionnelle (ingénieur) s'avère positif.

La rupture permet un changement de style de vie, un déplacement de responsabilités et des préoccupations, une ouverture à l'imprévu ; finalement, une disponibilité.

Cette disponibilité est surtout capacité à recevoir et à donner.

Recevoir les questions posées, par le monde moderne, à notre foi, à l'annonce de la Bonne Nouvelle.

L'un des buts de notre formation intellectuelle est d'entendre le mieux possible les hommes qui, au cours des siècles, ont essayé de comprendre leur monde, pour que nous comprenions le nôtre.

Recevoir un cri,

celui des jeunes du technique qui refusent, à leur manière (drogue, violence, résignation), d'être des laissés pour compte d'un système qui les a déjà mis au dernier rang.

Depuis six mois, nous sommes trois pour permettre qu'un lieu d'accueil ouvert à des jeunes de LEP (1) existe dans le X<sup>e</sup> arrondissement.

Pour une majorité d'entre eux,

LEP est synonyme d'échec.

Et bien souvent l'échec scolaire est doublé d'un échec patent au niveau familial.

Dans ces conditions, que dire de leur avenir ?

Ce que nous essayons de vivre avec eux est encore bien modeste.

Mais il est sûr qu'une aventure est commencée, loin des rives de la chrétienté, pour que des jeunes puissent trouver

leurs dimensions

et que l'Évangile ne leur soit plus masqué.

Au sein du peuple des croyants,

le ministère est la marque

que c'est Dieu qui invite.

Ce ministère est service,

service des hommes et de l'Église.

C'est, pour moi, ce dont témoigne le diaconat :

service... serviteurs...

serviteurs et non esclaves,

service des hommes et non de quelque institution.

Une des manières privilégiées d'assurer ce service se fera dans le travail professionnel.

Le travail de « toubib » apparaît comme étant de soi : service.

La réalité montre que ce n'est pas si évident.

A côté d'autres motivations très convenables,

la recherche de l'image sociale du médecin

(considération, pouvoir, sécurité d'emploi)

était sans doute bien présente

à l'origine de mon choix des études médicales.

Le désir d'un pouvoir sur le corps de l'autre

n'y était pas non plus étranger.

Progressivement, j'ai pris conscience

que le « tout ou rien »

ne réglerait pas forcément

la question du pouvoir

La tentation de faire carrière

- au meilleur sens du terme -

n'est jamais réglée

mais appelle des choix répétés.

D'autre part, il est vrai que ce qui se joue

dans le secteur de la santé

me tient à cœur

et que je communie facilement

à ce que des hommes et des femmes y vivent.

Plus humblement, peut-être,

(1) LEP : Lycée d'enseignement professionnel où pratiquement les jeunes sont les exclus du système éducatif et les « profs », parfois, de la société de consommation.

j'accepte l'ambiguïté  
des motivations qui m'animent.  
Le navire a déjà pris le large  
depuis pas mal de temps.  
Et j'ai dit maintes fois de quel port il venait,  
pourquoi il était parti,  
où il voulait aller et par quelle route.  
Pourtant, partir, cela ne s'explique pas.  
Etre parti, cela échappe à la logique.  
« Abraham partit... »  
Il ignorait tout de la suite.  
Pourquoi suit-on une étoile ?  
Pourquoi la cherche-t-on quand on ne la voit plus ?  
Pourquoi se réjouit-on de la retrouver ?  
Pourquoi chercher le bonheur sur ce chemin-là ?  
Il y a une part de mystère.  
C'est l'appel de Dieu, dit-on.  
Pourquoi j'ai été choisi pour être appelé,  
pourquoi j'ai poursuivi ce chemin  
à travers des voies tortueuses ?  
Cela me dépasse un peu.  
La foi est une drôle d'étoile ;  
l'appel de l'Evangile est une drôle de sirène !  
Cela me dépasse, me déborde par tous les bouts.  
La seule chose que je sais  
c'est qu'aujourd'hui  
je veux miser sur ce chemin.  
Engager toute sa vie,  
quelle folie !  
Je me sens assez fou pour cette folie...  
et je me sens petit enfant,  
très fragile, très démuné...  
Depuis que j'avance avec cette folie en tête,  
j'ai perdu beaucoup d'illusions sur moi-même,  
sur l'Eglise aussi ;  
sur la Mission de France,  
sur les conditions  
dans lesquelles j'ai et j'aurai à vivre,  
et à « bagarrer » mon ministère.

Si tout cela ne m'a pas encore guéri,  
c'est sûrement qu'il y a l'Esprit  
qui fait les choses comme il l'entend.  
L'heure n'est plus au rêve  
ni aux projets chimériques.  
En situation,  
dans un pays (le Limousin) et une Eglise,  
affronté à des réalités que je n'ai pas choisies,  
je suis appelé par le Christ  
à servir ici ;  
cela fait ma joie.  
Ici,  
dans ce pays où la mort  
est plus prégnante que la vie,  
une des responsabilités du ministère est,  
me semble-t-il,  
d'aider les quelques chrétiens  
à se tourner vers l'avenir.  
Et cela est source de tensions,  
de contradictions.  
Car, en situation territoriale,  
nous sommes à l'entrecroisement  
de plusieurs formes de vie ecclésiale :  
pratiquants traditionnels,  
Action Catholique,  
Hauts Plateaux,  
Catéchèse,  
et la masse des demandeurs de religion populaire.  
Cette situation d'écartellement,  
inconfortable à vivre,  
est pourtant salutaire :  
elle nous rappelle  
que l'Eglise est un peuple « bigarré »  
et que l'ivraie et le bon grain  
poussent au cœur des mêmes personnes...  
C'est là qu'il faut servir.  
A l'heure où j'écris, je ne sais pas  
si les responsables de la Mission de France  
enverront notre équipe

au Maghreb ou en Egypte.

Le temps de préparation sera encore long et ardu.

Et, puisque certains s'étonnent de ce projet, je veux dire ici comment il fait prise en moi.

Cette proposition des pays arabes, je l'ai reçue comme un appel à vivre ce pour quoi j'ai choisi un ministère sur la trace de la Mission de France.

Je désire ne pas biaiser avec l'appel des Béatitudes : vivre une vie simple et fraternelle dans un de ces peuples les plus pauvres du monde actuel.

Dépaysement et dépouillement seront grands, je le sais.

Je ne peux pas dire comment je les vivrai, mais je désire profondément

tenter cette rencontre et cette solidarité.

Je souhaite que notre présence serve à ce que des hommes et des femmes deviennent davantage maîtres de leur vie et de leur histoire.

Je désire y vivre en témoin de la Tendresse de Dieu pour tout homme, telle qu'elle s'est dite en Jésus-Christ.

J'ai au cœur cette rencontre de Jésus et de la Samaritaine :

« Si tu savais le don de Dieu »...

et le désir de dire à mon tour cette parole.

Ces hommes et ces femmes des pays arabes

ont beaucoup à nous dire

de la qualité de l'humain

et de la tendresse de Dieu,

sur un autre chemin que le nôtre ;

de cela aussi j'aurai à être témoin.

Sur proposition de l'équipe centrale,

je rejoindrai dans quelques mois

les copains déjà partis en Tanzanie.

Ce départ ne se fait pas

dans la Béatitude ;

il suscite bien des questions

devant l'étrangeté, l'acculturation,

la vie de prière qui a besoin d'être stimulée,

les ruptures profondes avec des amitiés

tissées au long des années.

Au carrefour de religions

et d'une recherche socialiste

(celle qui se fait en Tanzanie),

l'équipe aura à approfondir

les questions qui tenaillent ce peuple.

Elle aura aussi la mission,

comme d'ailleurs les autres équipes insérées

dans des univers culturels différents,

de « rendre compte » au collectif Mission de France,

afin de se rendre solidaires les uns des autres

et d'approfondir le sens de la Bonne Nouvelle

pour nos contemporains.

Partout et toujours,

j'aurai à conquérir une plus grande liberté,

enracinée dans la liberté de Jésus-Christ.

Libre pour aimer,

libre pour parler,

libre pour inventer,

libre pour rester réceptif au don de Dieu

à travers sa Parole et son Pain ;

libre à la manière de Jésus

devant les hommes et les événements.

Libre aussi pour que le ministère de l'Eglise

soit toujours au service

des plus éloignés de la foi

et des plus meurtris par la vie,

parce qu'ils sont

les « privilégiés aux yeux du Père ».

Je ne suis pas un « passionné de l'Eglise »,

mais de la Parole de Dieu, vivante en Jésus-Christ.

L'Eglise n'en est, en aucune façon,

ni la propriétaire, ni la seule destinataire.

Cette Parole, elle doit s'en faire la servante,

humble et discrète.

Cette Parole, elle lui vient d'ailleurs,  
elle la reçoit pour transformer le monde.

Mon Eglise, je l'accepte telle qu'elle est :

n'est-ce pas elle qui m'a éduqué dans la foi ?

Mais je ne suis pas appelé à servir une Eglise

repliée sur elle-même, sur la défensive,

assurée de son savoir, de ses vérités

et autres réponses toutes faites.

Ces « certitudes » n'ont jamais fait qu'étouffer

le feu de la Parole qui doit embraser le monde.

Ma seule « certitude », c'est la présence du Ressuscité,

l'action de son Esprit

qui déborde l'Eglise de toutes parts :

ne nous précède-t-il pas en Galilée ?...

Etre témoin, serviteur de la Parole,

ce sera m'efforcer

de remplir deux tâches indissociables :

D'une part, rendre la parole

aux sans voix de la société,

c'est-à-dire éprouver, dans le quotidien,

la condition des hommes et des femmes

auxquels la Bonne Nouvelle est destinée en priorité ;

lutter à leurs côtés pour plus de justice ;

vivre avec eux la libération

inaugurée par les Béatitudes.

D'autre part, rendre la Parole de Dieu

à ceux à qui elle a été confisquée

par quelques privilégiés,

les clercs et docteurs de la loi de toujours ;

travailler à ce que ceux qui ne savent

ni lire, ni parler,

aient accès à cette Parole,

pour qu'ils puissent la redire

avec leur parler de tous les jours.

Vivre l'appel comme « sollicitude ».

Encore un mot qui passe mal aujourd'hui.

J'essaie d'y lire toute l'ampleur du service

auquel appelle l'Eglise.

Dans l'Evangile,

les serviteurs parcourent toute la ville

pour inviter au banquet ;

ce sont eux aussi qui remplissent les jarres :

« tout ce qu'il vous dira, faites-le ».

Dans l'Eglise des premiers siècles,

le diacre descend dans l'eau du bain

avec le catéchumène ;

il assure également la communion matérielle,

tout particulièrement avec les pauvres,

les malades, les absents.

Etre au service de la communion, dans l'Eglise,

de sa communion avec tous les hommes...

J'avais indiqué ma disponibilité pour le Tiers Monde.

J'ai par ailleurs passé cette année

avec deux prêtres ouvriers,

et ce que j'ai découvert

me rendait disponible à partager leur mission.

Et voilà que l'équipe centrale me propose

de rejoindre le projet d'une nouvelle équipe

en Monde Arabe,

Comme situation radicale... je suis servi.

A moi de servir !

Peut-être est-ce naïf ;

en me préparant à ces deux possibilités

de servir l'Eglise,

j'y ai découvert un même appel de fond :

quitter ma terre d'origine,

pour aller vivre avec d'autres...

Vivre l'Evangile

en donnant priorité concrète et durable

aux pauvres, aux laissés pour compte...

Dans le heurt et l'apprentissage

d'une autre culture,

tenter de retrouver une expression,

modeste et partagée, de la foi en Christ.

« Père de Notre Seigneur Jésus-Christ  
que vous avez envoyé pour *servir*...  
Accordez l'Esprit de *grâce*,  
d'*inquiétude* et de *sollicitude*,  
à votre *serviteur* que voici  
pour *servir* l'Eglise »

(trad. d'Hippolyte de Rome)

<b>Premiers engagements</b>	Daniel <b>CHOUIN</b> Jean-Yves <b>CONSTANTIN</b> Hugues <b>DERYCKE</b> Hugues <b>ERNOULT</b> Jean-Philippe <b>THIROT</b>	de Loire Atlantique de l'Orne du Nord de l'Île de France de la Marne
<b>Diacres</b>	Yves <b>PETITON</b> Jean <b>TOUSSAINT</b>	de l'Île de France de Lorraine
<b>Prêtres</b>	Benoît <b>DESCHAMPS</b> Dominique <b>FONTAINE</b> Jean-Jacques <b>KERVEILLANT</b> Jean-Marie <b>LASSAUSSE</b> Jean-François <b>PENHOUE</b> Christophe <b>ROUCOU</b> Maxime de <b>SAINT PERN</b>	de Paris des Vosges du Finistère des Vosges du Morbihan de Normandie de l'Île de France

# *Du dernier des Mohicans...*

## ... à une chevauchée fantastique

**Noël Choux**

Quand, en 1976, l'équipe centrale est venue nous chercher, François Bon au Havre et moi à Lyon, j'étais le dernier survivant de Pontigny : il n'y avait pas eu d'ordination pendant les trois années qui ont précédé la mienne ; il n'y en eut pas pendant les trois années qui l'ont suivie. Allais-je passer ma vie dans la peau du dernier des Mohicans ? L'appel auquel j'avais répondu ne retentissait-il plus ? L'enthousiasme qui m'avait fait répondre ne pouvait-il plus être partagé par d'autres jeunes ?

L'équipe centrale nous a fait part de l'une de ses convictions de fond et c'est sur celle-ci que nous avons accepté de quitter notre travail professionnel, notre équipe, nos relations quotidiennes : le Christ appelle toujours des hommes et des femmes à son service et au service de l'Eglise. On parle souvent, aujourd'hui, de crise ... comme si le Christ avait cessé d'appeler. Or, cela n'est pas possible. N'est-ce pas nous qui ne prenons plus d'initiatives ou qui ne laissons pas l'appel retentir où IL veut et comme IL veut ?

---

Du reste, depuis quelques années, des jeunes étaient venus frapper à la porte de la Mission de France. Un cycle de formation avait été rétabli. Tous ces jeunes n'arrivaient pas seuls ; ils ne venaient pas de nulle part : ils étaient entourés de leurs amis, garçons, filles, jeunes couples avec qui ils cheminaient depuis des années. Certains et certaines se sentaient concernés par leur projet et tentaient d'y donner un écho dans leur propre vie.

Nous avons donc privilégié deux axes : reprendre des initiatives et laisser l'appel retentir chez des jeunes, pour qu'ils inventent leurs réponses.

Reprenant la formule du « Fou libre » (1), nous avons pris l'initiative de la proposer à des diocèses, des aumôneries, des groupes de jeunes, etc. Trente-deux veillées ont eu lieu jusqu'à aujourd'hui. Nous avons pris l'initiative ... mais nous avons voulu que la préparation se fasse en commun, entre les diocèses et nous, pour que ces rencontres et leurs suites soient bien l'affaire des personnes sur place. Cela nous paraît être une condition nécessaire pour que la recherche et l'invention soient menées par des gens concernés, et qu'ils le fassent avec ce qu'ils sont, ce qu'ils vivent, ce qu'ils portent ... et cela, en pleine liberté.

Nous ne savions pas où cela allait nous mener. Nous ne savons pas davantage à quoi pourra conduire telle nouvelle veillée qui se prépare. Nous pouvons seulement dire ce que nous voyons aujourd'hui, après coup : les groupes « Trace vive », à Grenoble, « Vivre », à Libourne ... sont nés de ces réalisations. Et le besoin s'est fait sentir d'un lien entre ces groupes menant des recherches semblables à travers des moyens ou sur des pistes différentes. Alors, nous nous sommes mis en route.

Au cours de nos passages, nous apportions des nouvelles. Il a fallu aller plus loin. C'est le développement de « Vin nouveau » (2), lien écrit entre tous ceux qui se sentent concernés par cette recherche et veulent la partager plus largement. Il a fallu prendre encore une autre décision : rassembler ceux et celles qui le désirent pour fêter Pâques ; former ce Peuple qui peu à peu se dévoile, se reconnaît pour nommer et célébrer celui qui nous rassemble, Jésus-Christ, mort et ressuscité. Trois

---

(1) Voir par exemple : Lettre aux Communautés, n° 76, p. 34 et suivantes.

(2) Quatre numéros par an. Abonnement 20 F pour 1980. C.C.P. « Vin Nouveau », La Source 35.913.75 J.

---

ans de suite, nous nous sommes ainsi retrouvés à Fontenay pour « Pâques à l'aube ». En 1979, la maison avait atteint son maximum de capacité d'accueil. Il fallait inventer autre chose (3).

Nous avons pris aussi d'autres initiatives pour que l'appel soit entendu non seulement dans des groupes, mais aussi par des jeunes isolés : ainsi notre présence au Bol d'Or, au Festival d'Avignon, sur les plages de Noirmoutier. Ce sont aussi les annonces dans des journaux, des articles sur la Mission de France et « Information-dialogue » (4), l'émission de télévision sur FR3 à Tribune libre. Ce sont encore des dépliants et tracts envoyés dans les haltes de prière, aux amis et à tous ceux qui nous laissent leur adresse à la suite des veillées, ou qui nous écrivent à la suite d'articles. Le courrier qui arrive devient abondant. C'est aussi la réalisation d'un lieu que des jeunes font vivre dans la région parisienne et qui leur est ouvert pour des rencontres, des partages, des fêtes : le « Mesnil », près de Montlhéry. Ce sont encore les « Parcours de croyants » à Fontenay, pour permettre à ceux et celles qui le désirent une formation biblique et théologique (5).

Il nous semble toujours important de garder ces deux axes : avoir l'audace de prendre des initiatives et permettre à chacun et à tous de prendre en main, sur place d'abord, ce qui se cherchait et se dévoilait à partir de nos propositions. Il nous reste toujours à développer un échange et une communication pour que les diverses richesses, vécues ici et là, soient partagées dans un service du plus grand nombre. A deux, nous ne suffisons plus à la tâche. Gilbert Roux a quitté le Limousin pour nous rejoindre. Jacques Purpan a accepté de faire le lien dans le Sud-Est. D'autres foyers partagent aussi, avec nous, une commune responsabilité dans cette aventure.

Alors, suis-je toujours le dernier des Mohicans ? Non, bien sûr ! Parmi les jeunes arrivés avant 1976, il y a eu quatorze ordinations. D'autres se préparent ou commencent à prendre la mesure de l'appel entendu.

---

(3) Voir la précédente Lettre aux Communautés, n° 82, pages 54 et suivantes.

(4) « Information-Dialogue » est un service créé par la Mission de France depuis quatre ans pour promouvoir les diverses réalisations dont il est question dans cet article. Adresse : 37, rue du Château, 92100 Boulogne, tél. 604-85-50.

(5) Voir la précédente Lettre aux Communautés, n° 82, p. 49 et suivantes.

---

---

Il y a plus encore : de nombreux garçons et filles, jeunes foyers, sont interpellés par ce qui anime les prêtres de la Mission de France, depuis quarante ans. Ils se reconnaissent dans notre manière d'aborder la vie, le monde qui se transforme ; dans notre façon de nous situer dans la société, dans notre désir de vivre la foi au cœur même des réalités humaines, en portant un regard positif sur ce qui est étranger à la foi chrétienne. Ils portent aussi, comme nous et bien d'autres, le souci d'exprimer la foi de manière actuelle. Ils se sentent concernés par l'avenir de l'Eglise ...

Notre effort est aussi celui de bien d'autres prêtres de la M.d.F. ... Pour n'en citer que deux qui sont décédés récemment : Yves Sauvaget (6), qui est venu témoigner de sa vie et de sa foi à la veillée « Finissez d'entrer », à Limoges ; et Bernard Hanrot (7), qui venait régulièrement échanger avec le groupe de jeunes « Boussole » de Paris. Oui, ce n'est pas les quelques-uns que nous sommes, « détachés » pour ce ministère particulier, qui faisons « tout le travail » et cela nous remplit de joie. Nous savons que des copains de la Mission, des jeunes couples, des garçons et des filles partagent avec nous le souci de l'appel, la responsabilité de l'invention et des réalisations, le désir du témoignage ; alors nous envisageons l'avenir avec plus de confiance qu'au temps des tâtonnements, au tout début.

Quel sera l'avenir ? Je ne sais ce qu'il adviendra concrètement. Mais je crois, dans ma foi, que nous inventerons encore, pour aujourd'hui et pour demain, les mots et la vie de la foi et de l'Eglise. Je crois — et c'est pour moi une grande espérance — que l'appel du Christ retentit aujourd'hui et qu'il retentira demain. Je le crois : à l'appel du Christ, des jeunes se mettront au service de l'Eglise dans le ministère presbytéral ; des jeunes, garçons et filles, consacreront toute leur vie au service de l'Evangile, des foyers se risqueront à reprendre à leur compte la marche d'Abraham. Aujourd'hui se bâtit l'Eglise de demain ...

... Et ce n'est pas un rêve ! Le dernier des Mohicans s'est fait rattrapper ; dans le sillage des anciens se prépare, avec les nouveaux venus, une chevauchée fantastique.

---

(6) Voir l'article précédent, dans ce même numéro.

(7) Lettre aux Communautés n° 75, p. 61-62.

**PRÊTRE OUVRIER**

**PRÊTRE EN PAROISSE**

*Dialogue à Gennevilliers*

*Bernard Amiot, prêtre ouvrier*

*et Eugène Seroux, prêtre au travail et en paroisse*

Bernard et Eugène ont la cinquantaine. Leurs chemins n'ont pas été semblables depuis leur ordination, en 1957 pour Eugène et en 1960 pour Bernard. Tous deux se retrouvent aujourd'hui à Gennevilliers, dans la proche banlieue de Paris. Dans des situations différentes, un même souci les habite : quelle Eglise, pour aujourd'hui, dans cette cité ?

Après six ans d'un ministère en paroisse accompagné d'un travail à temps partiel, Bernard est prêtre ouvrier depuis 1966. Il l'est devenu d'abord en raison de l'histoire, et nous verrons quels étaient les impératifs du moment : il nous les rappellera. Aujourd'hui, pour lui, être prêtre ouvrier est l'acceptation d'un choix.

Eugène a eu des responsabilités paroissiales, accompagnées d'un travail à temps partiel, comme Bernard. Il est informaticien. Après avoir fait partie de l'équipe centrale de la Mission de France, le voici depuis deux ans à Gennevilliers où, tout en exerçant sa profession, il est responsable de la « paroisse ». Il nous dira pourquoi il a accepté de revenir dans une équipe territoriale. Donnons-lui la parole.

**Eugène** — Au printemps 1978, j'ai accepté de revenir dans une équipe territoriale. J'avais quitté Migennes, six ans auparavant, où nous avions la charge de l'Eglise locale. En disant pourquoi je suis revenu au « territorial », je ne cache pas que je souhaiterais que ce soit contagieux. Je m'explique ... Pas forcément revenir au territorial, mais remettre en cause certains itinéraires, ou se rendre disponible autrement, quand par exemple survient un événement tel que la maladie, la retraite, ou un appel pour un service d'Eglise qui rejoint les perspectives essentielles de la Mission. Pourquoi en suis-je arrivé là ? Pourquoi ai-je accepté un retour dans une équipe qui a la charge d'une paroisse, d'un territoire, de l'animation des chrétiens et de la mission dans cette cité ? Deux facteurs ont joué : l'un de type ecclésial et l'autre professionnel.

Le fait d'avoir partagé la responsabilité de l'équipe centrale m'a effectivement bien plus informé sur les besoins des équipes qu'on ne l'est généralement « à la base ». C'est une chose. Il en est une autre, peut-être plus décisive : la responsabilité que j'ai eue dans la formation des jeunes. Chez eux, se faisaient jour

diverses formes de ministère, dont le « territorial » ... même si ce mot ne recouvrait plus exactement les mêmes réalités que celles que nous pouvions y mettre autrefois, entre gens de ma génération. Parmi les préoccupations de l'équipe centrale, il y avait Gennevilliers ... et l'on souhaitait y envoyer des jeunes.

Quant au facteur professionnel, voici ce que je peux en dire rapidement. Le tertiaire urbain, où j'exerce ma profession d'informaticien, est un milieu le plus souvent apathique à toute organisation et très matérialiste. Il n'a pas la chance de puiser ses racines dans une histoire ancienne et riche, comme peut le faire le monde ouvrier. Dans un tel contexte, le risque est grand de se démobiliser par rapport à la mission. On est obligé de se défendre, plus qu'ailleurs, à cause de l'emprise du travail intellectuel, de l'intérêt et du temps qu'on lui consacre ; à cause aussi de l'argent que donnent des salaires assez élevés. Dans certains milieux d'Eglise, il me semble qu'on tienne assez souvent des discours de type idéaliste qui masquent les réalités bien concrètes du tertiaire. Ainsi, voit-on des gens pris dans un engrenage qu'ils ne contestent plus, et c'est dans un au-delà de leur profession qu'ils réfléchissent leur foi. Tout en tenant à ma profession d'informaticien, je ne manquais pas d'être insatisfait, voire assez inquiet.

Donc, devant des besoins que je connaissais mieux ; devant le départ de copains (décès, mariage) très préjudiciable aux équipes territoriales ; devant les impasses dans lesquelles me semblaient se trouver certaines équipes tertiaires ... En raison des appels plus ou moins précis des jeunes et de mes inquiétudes quand je devais me prononcer au Conseil d'appel à l'ordination (N'allaient-ils pas s'engager dans des impasses ? Trouveraient-ils des aînés à leurs côtés, dans des équipes territoriales capables de les accueillir avec la nouveauté de leur génération ? etc) ; et aussi parce que je ne voulais pas me démobiliser ... un jour, j'ai lancé cette boutade : « Je remettrais bien le pied à l'étrier dans une équipe territoriale », et on m'a pris au mot !

A Gennevilliers, il y a deux types de réalités auxquelles on est sensibles, mais avec des accents différents. Vous, prêtres ouvriers, vous mettez plus l'accent sur le monde du travail et les réalités ouvrières, me semble-t-il. Nous, qui exerçons également une profession et avons en même temps la charge de l'Eglise locale, nous sommes très attentifs aux réalités de la cité.

Vois-tu les choses de la même façon, Bernard ?

**Bernard** — Pour nous, les réalités ouvrières sont très importantes et elles dépassent de beaucoup les limites de Gennevilliers. D'une part, je ne travaille pas à Gennevilliers, Bernard non plus. Quant à Francis, il travaille aussi bien sur

Gennevilliers que sur Asnières et Villeneuve ... Nous habiterions de l'autre côté de la rue, nous serions sur Asnières. Pour Francis et moi, ce n'est pas Gennevilliers comme tel qui nous intéresse en premier lieu. Nous sommes dans de gros milieux de travail avec des horaires décalés, si bien que le travail et les organisations syndicales prennent le plus gros de notre temps. Et cependant nous avons choisi Gennevilliers ; et nous avons voulu venir dans cet ensemble HLM-CETRAFA-SONACOTRA ; nous suivons au mieux l'effort entrepris par Bernard, en lien avec des tas d'adultes et de jeunes, pour que la cité soit vivable. A partir de là, la vie de Gennevilliers nous intéresse plus qu'avant.

Au moment où nous sommes devenus prêtres ouvriers, s'il avait été possible d'être dans une équipe territoriale où tous travaillent à plein temps tout en assumant les charges pastorales, nous l'aurions accepté très, très volontiers. Nous ne le nions pas et nous comprenons très bien l'équipe territoriale de Gennevilliers. Mais il en a été décidé autrement. C'est pourquoi nous faisons le choix d'être une équipe de prêtres ouvriers dégagés d'une responsabilité locale. Nous acceptons bien sûr de remplacer les copains de la paroisse pour une messe, le dimanche ; par exemple, au moment où ils partent faire leur session d'équipe, etc. Mais nous faisons très attention à ne pas nous laisser prendre par la responsabilité territoriale. Bernard y est davantage inséré (par la JOC) que Francis et moi.

Je reviens sur l'histoire. Comment les choses se sont-elles concrètement passées ? Quand les responsables du secteur ont décidé de choisir ceux qu'ils prendraient pour être prêtres ouvriers — c'était dans les années 66-68 — ils avaient leurs critères. D'abord, le choix devait se faire au compte-gouttes. Puis, les bonhommes devaient avoir tous les labels : lien avec l'ACO, responsabilité territoriale suffisante, etc. Enfin, le feu vert donné, on disait à ceux qui avaient été choisis : « Vous allez faire équipe ensemble ». C'est comme cela que ça c'est fait ! Un copain comme Jean Errotaberea était désolé de venir à Gennevilliers ; il aurait préféré rester au travail et dans l'équipe territoriale de Puteaux ... Mais une telle situation est-elle possible pour un homme quand les membres d'une équipe ne sont pas tous au travail ? La question se pose.

S'il n'y en a qu'un au travail, ses préoccupations deviennent autres et il se produit une distance entre les personnes. J'ai éprouvé cela quand j'étais en équipe territoriale. Et pourtant, je n'avais qu'un travail à mi-temps. Je pense aussi qu'en territoire, on est amené à choisir des professions où le travail est physiquement moins dur. Ne serait-ce que pour avoir la possibilité de faire des réunions du soir. Quand je travaillais à mi-temps, je commençais à quatre-cinq heures du matin et je reprenais, en fin d'après-midi, pour une heure ou deux. Il me fallait bien faire un peu de sieste. Cela posait des problèmes tout bêtes, par exemple de

sonneries de téléphone. C'est un détail significatif. Mais le problème n'est pas qu'une question de temps.

**Eugène** — Nous aussi nous avons connu cela dans l'équipe de Gennevilliers. Quand, en plus de son travail, Yves avait des engagements très importants, cela rendait les choses bien difficiles. Il y a des choix à faire quand on a une responsabilité territoriale. On ne peut pas avoir la même présence au monde du travail. En ce moment, celui d'entre nous qui a le travail le plus dur, c'est Jean-Michel. Il part tôt le matin. Eh bien, nous en tenons compte pour les réunions d'équipe du lundi : nous allons rapidement à l'essentiel et il va se coucher. A nous de veiller, par la suite, à lui communiquer les petites informations.

A Gennevilliers, la réalité communale et la réalité de l'Eglise se recourent. Il n'y a qu'une équipe, qu'une paroisse. Nous sommes amenés tout naturellement à être très attentifs aux problèmes de la cité. Quand Jean Errotaberea est décédé, c'est au responsable de la paroisse que le maire a écrit. Dernièrement, au cours d'une émission de radio organisée par la mairie, les gens posaient des questions sur des sujets religieux : c'est à l'équipe territoriale qu'on a fait signe pour y répondre. Mais je le dis bien : nous sommes à Gennevilliers. C'est autre chose que si nous étions dans un quartier de grande ville. Si la mairie du Havre avait, par exemple, lancé la même opération-radio, l'équipe de Graille n'aurait pu répondre que pour ce quartier du Havre où elle est implantée ; d'autres équipes du Havre auraient pu répondre autrement ; peut-être même à l'opposé.

**Bernard** — Je voudrais revenir sur un point. Equipe de prêtres ouvriers, nous ne voulons pas avoir la responsabilité locale. C'est du moins mon avis. Nous ne voulons pas davantage faire une chapelle chez nous. Quand l'équipe s'est créée en 1966, il aurait été facile pour nous d'écarter les paroisses environnantes en regroupant autour de nous les chrétiens les plus dynamiques (ACO surtout). Nous ne l'avons pas voulu. Par ailleurs nous participons habituellement à la célébration dominicale du quartier. A ce sujet, Bernard me dit toujours que mon principe sur la participation à l'Eucharistie locale est contradictoire avec mon principe de ne pas participer à la recherche des chrétiens avec lesquels je célèbre.

Quand tu nous as dit, Eugène, que tu acceptais la responsabilité territoriale de Gennevilliers, je t'ai répondu que c'était, pour nous, quelque chose de sympathique. C'est vrai. Je préfère venir, là, pour prier avec d'autres chrétiens. Quand je vais à X..., je connais les copains prêtres ; on se dit bonjour, sans plus. A Y...,

je les connais aussi ; ils ne me disent même plus bonjour. Cela aussi vient d'une faute historique. On sait l'importance qu'avait autrefois le secteur ; tous les prêtres se rencontraient, travaillaient ensemble, tels qu'ils étaient ... Il y a une douzaine d'années, — c'était à peu près au moment du re-départ des prêtres ouvriers — des responsables diocésains ont eu peur du secteur. Ils n'ont pas maintenu les liens qui existaient entre l'ensemble des prêtres. Ça a tout cassé !

Mais, pour en revenir plus précisément à l'équipe territoriale, comment je la vois ? Comme chaque année, j'ai participé à la veillée pascale. Les copains m'avaient demandé d'intervenir au moment de la profession de foi. Je l'ai volontiers accepté (1). Et pourtant, je vois mal où mènent les efforts d'une telle équipe, sur quoi ça peut déboucher ..., parce que je vois mal ce que peut être l'Eglise, aujourd'hui, en France, et dans des coins comme ici. Je ne crois pas à ce qu'on appelle " les communautés de base " ; il faut bien reconnaître aussi que, quand tu épiluches les équipes d'ACO du point de vue professionnel, c'est souvent au-dessus de la moyenne ... Je vois mal. Une chose est sûre : quand il a été question que l'équipe territoriale de Gennevilliers disparaisse, c'est l'ensemble des prêtres ouvriers du diocèse qui a dit : « Il est très important que ça ne disparaisse pas ».

Je crois que votre équipe donne quand même une signification d'Eglise au niveau des responsables syndicaux et politiques. Pour eux, votre équipe territoriale et la nôtre de prêtres ouvriers signifient quelque chose qui a des points communs. Ce qui est caractéristique aussi, c'est qu'il y ait des chrétiens à l'intérieur des groupes et associations locales. Il y a quelques années, l'ancien maire disait au curé de l'époque : ici, il y a deux maisons du peuple : la mairie et l'église. En fait, dès qu'on cherche des militants, il y en a un paquet au PC et on en trouve quelques-uns chez les chrétiens. Ça se comprend ! Ceux qui tiennent dans des engagements, ce sont ceux qui ont foi en quelque chose. C'est une foi politique, c'est une foi religieuse ... Les deux à la fois, en certains cas ... Tu ne tiens pas sans cela.

**Eugène** — Quelle Eglise pour aujourd'hui et pour ici ?, disais-tu tout à l'heure. Je crois qu'une équipe comme la nôtre est un service. Et, si j'en juge par les appels, ce service n'est pas une utopie. Ces appels sont nombreux et ils dureront encore. Mais, ce service, nous ne pouvons plus nous contenter de le rendre comme avant. On ne peut plus simplement aménager. Il faut inventer de nouvelles manières de vivre l'Eglise.

---

(1) Voir p. 67.

Avec qui pourrait-on inventer, sinon avec des religieuses et des laïcs, les uns et les autres également insérés dans les réalités humaines ? Et aussi des prêtres — comme vous — vivant le ministère autrement. Et pourquoi pas avec des prêtres permanents à plein temps là où cela est nécessaire ? Mais je suis navré de voir qu'il y en ait tant au seul service d'une minorité chrétienne ou pour la formation de quelques chrétiens militants ! ...

J'ai assisté à plusieurs évolutions. D'abord, des prêtres de paroisse ont cessé d'être de simples permanents du culte et de ses alentours : d'une manière ou d'une autre, ils se sont mis à partager la vie des gens. Ensuite, au moment du re-départ des prêtres ouvriers, des prêtres ont choisi de conserver une responsabilité locale, bien que certains prêtres ouvriers considéraient cela rétrograde. Actuellement, le ministère de prêtre en paroisse est davantage reconnu, par les copains prêtres ouvriers, comme ni aberrant, ni suranné ..., même si, en quelques endroits, les positions restent durcies. Certains aumôniers d'action catholique reconnaissent difficilement ce que nous essayons de vivre en territoire. Ils oublient, me semble-t-il, que c'est, là, le terreau où poussent les militants de demain. Il n'y a pas de génération spontanée ! Je disais tout à l'heure qu'il y avait des appels. On tomberait dans un certain malthusianisme si on ne respectait pas les chemins qui existent et qui sont, de mon point de vue, des chemins de passage. A Gennevilliers, nous ne faisons aucun battage particulier et, chaque année, quatre-vingt familles viennent demander le catéchisme pour un enfant. Il y a aussi ceux qui viennent pour un baptême ... C'est là qu'il nous faut inventer des réponses nouvelles et pas se contenter de rapiécer.

**Bernard** — Tu as dit, il y a un moment, que le travail paroissial n'était pas suranné. Moi, je ne dis ni oui, ni non. Je ne sais pas. Bien sûr, tant qu'il n'y a pas d'autre projet, on ne peut pas dire autre chose que : je ne sais pas ... Mais je me pose une question : quand tu es pris avec des tas de trucs à faire, et dans des tas de conditionnements, comment peux-tu garder suffisamment présent le projet missionnaire ? C'est comme au syndicat : on a des projets à long terme et tu vois arriver un gars qui vient pour des bricoles ...

**Eugène** — Pour revenir à nos deux équipes, je dirai que nous n'attendons pas, pour nous rencontrer, qu'il y ait des moments privilégiés, comme ce fut le cas avec la mort de Jean, l'ordination de Jean-Michel et bientôt celle de Domi-

nique. Certes, ces moments montrent bien nos solidarités profondes. Mais il est tout aussi important que nous nous rencontrions, comme nous le faisons en ce moment, ou que tu sois venu à la veillée pascale, aux célébrations pénitentielles ... Ou encore que Dominique aille parler avec vous de sa demande d'ordination. Pour moi, il est important que vous participiez, comme vous le faites, à la communauté des chrétiens et à l'expression de sa foi. De la même façon, il est important pour nous de participer aux rencontres de prêtres ouvriers qui se tiennent sur le 92 : chaque fois, l'un ou l'autre de notre équipe y participe, et cela joue beaucoup dans nos relations.

**Bernard** — Oui, cela joue. Et puis, même si je ne vois pas très bien où mène ce que vous faites sur le territoire, je ne vois pas pourquoi je vous ferais la gueule puisque je me serais retrouvé dans la même situation si les événements avaient été autres.

Il faut dire aussi que nous ne sommes pas étrangers au territoire. Voilà trois ans que nous habitons ici. L'un d'entre nous est très engagé au plan des locaux ... Dans la mesure où l'on n'est pas complètement pris par l'engagement syndical on rejoint soit le politique, soit le territorial ... En théorie, l'engagement syndical appelle en complément le politique et le territoire ...

Il ne faut pas exagérer les différends qui peuvent exister entre prêtres ouvriers et prêtres en territoire. Il en existe, je le sais ... Et parfois, pour des raisons de principe. Le plus souvent, me semble-t-il, ce sont des questions de personnes qui sont à l'origine des difficultés. Cela existe aussi entre deux équipes territoriales proches l'une de l'autre. On a connu de telles difficultés dans le passé ...

Il n'en reste pas moins que nous n'avons pas de projet d'avenir. Que pourrait être l'Eglise, ici ?

**Eugène** — Jean Errotaberea disait, peu de temps avant sa mort, que l'important lui semblait être de vivre une période d'attente et d'espérance, en « tenant », là où l'on était les uns et les autres, dans des ministères aux formes variées. Je pense qu'il faudrait vraiment que nous réfléchissions ensemble, vous et nous, à la question que tu poses : Quelle Eglise ? C'est aussi notre question. S'il y a un avenir, c'est dans un essai de réponse.

---

**Je crois que de nouveaux Moïse vivent  
encore aujourd'hui à Gennevilliers  
comme à Tien Sin, Volta Redonda  
et partout où des hommes vivent.  
Je crois que chaque homme qui se libère,  
chaque homme qui accepte de partager,  
chaque homme qui s'émerveille devant l'Autre  
le fait sous l'action de l'Esprit  
et qu'ensemble  
ils forment alors la Communion des Saints.  
Je crois que l'Eglise se doit de le signifier  
plus que tout autre collectif d'hommes.  
Je crois que le Buisson Ardent brûle encore  
aujourd'hui à Gennevilliers comme à Tien Sin,  
à Volta Redonda et partout où des hommes vivent.  
Je crois que l'appel à la transcendance et  
l'appel à l'Amour  
comme Révélation d'un Dieu Père  
résonne de quelque façon aujourd'hui  
chez les chrétiens, les juifs, les musulmans,  
les athées et tous les hommes.  
Je crois que Dieu**

**accorde sa révélation comme un don,  
à la fois don de l'existence et don de l'histoire :  
le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob,  
des prophètes, de Mohamed.  
Je crois que le Don de la Révélation a été  
totalement exprimé en Jésus-Christ fait chair :  
Parole de Dieu qui n'est plus seulement enfermée  
dans un livre, mais vivante en l'homme.  
Je crois que Jésus-Christ  
nous a révélé de façon définitive  
que la vie est plus forte que la mort,  
que l'amour est plus fort que le mal.  
Je sais que ces propos  
me paraissent souvent délirants (Lc 24,11)  
et qu'au même instant ils font toute ma joie.  
Je sais que j'ai reçu du Christ  
avec tous les chrétiens  
mission envers tous les hommes :  
la part de Révélation d'Amour qu'ils vivent  
leur a été acquise par la vie, la mort et  
la résurrection de Jésus-Christ.  
Bernard Amiot**

# les dogmes, quel intérêt ?

*Christophe Rocou et Dominique Fontaine*

*"l'affaire des théologiens", quelle importance ?*

« L'affaire des théologiens », comme disent les médias, dépasse de beaucoup les écrits de tel ou tel d'entre eux. L'enjeu de ce débat n'est rien moins que **la possibilité de dire la foi au Dieu de Jésus-Christ dans les cultures d'aujourd'hui et avec les mots de**

**nos contemporains** (1). Nous voulons examiner trois aspects du débat : la place des dogmes dans la réflexion et la parole de l'Eglise, la question même de la vérité, la place de la théologie.

---

(1) Il faut replacer l'affaire actuelle dans son contexte historique. Les racines sont à chercher jusqu'à l'époque de Grégoire VII (fin du XI<sup>e</sup> s.) qui, pour rétablir la liberté dans l'Eglise, a évincé les laïcs,

c'est-à-dire les princes et leur pouvoir politique. On se rappelle comment ce pape s'est, par exemple rendu célèbre par ses luttes contre l'empereur Henri IV.

## A QUOI SERVENT LES DOGMES ?

D'un côté, on entend dire ou on peut lire que la révélation de l'amour de Dieu en Jésus-Christ est dite **une fois pour toutes dans les textes dogmatiques**. Il y a, dans cette ligne, adéquation entre la vérité et les formules. D'un autre côté, certains disent que ce qui a été écrit dans les périodes antérieures est **dépassé et digne du magasin des accessoires**. Dans un cas comme dans l'autre, la réflexion est bien courte et le problème mal posé.

### Une activité de l'Eglise

Tout au long de son histoire, l'Eglise a éprouvé le besoin de **dire en termes précis ce qu'était la foi vécue par les chrétiens**, et de réfléchir **les mots pour le dire**. C'est donc toute une activité à laquelle ont participé des chercheurs, des théologiens, des hommes et des femmes qui pratiquaient la philosophie de leur temps, et puis - bien sûr - des pasteurs, des conciles et parfois les papes. Aujourd'hui, la tâche se poursuit encore.

Un des buts de cette activité, c'est l'élaboration de textes qui disent, en termes précis, tel ou tel élément de la foi chrétienne. En ce sens, ce n'est rien d'autre **qu'une confession de foi, dans l'Eglise...** mais c'est fondamental !

**Les témoignages de foi sont multiples :**

d'une manière de vivre à la liturgie, en passant par le combat pour la justice, la prédication, la parole dite aux compagnons de route... Les chrétiens mettent l'accent, tantôt sur l'un ou plutôt sur l'autre. **L'Eglise doit essayer de tous les tenir, car ils sont tous indissociables.**

Comme tout témoignage de foi, les dogmes essaient d'exprimer, dans l'histoire, **la vérité du rapport des hommes et de Dieu**. Ils engagent ceux qui les disent dans le risque de la foi, et ils sont marqués par ce que l'Eglise vit de la foi à un moment donné. Dire cela, ce n'est pas affaiblir les dogmes ; c'est **les situer avec toutes les caractéristiques de la parole de foi de l'Eglise**.

### La théologie naît de la mission

L'histoire de l'Eglise le montre : ce n'est pas pour le plaisir de l'intelligence que les dogmes ont été laborieusement élaborés. Faut-il rappeler les déchirements du monde chrétien, les bagarres physiques - même - au IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s. sur les définitions touchant la Trinité ou la divinité de Jésus-Christ ? L'activité dogmatique se fait, le plus souvent, **dans des contextes polémiques** : soit entre chrétiens, soit en raison de courants extérieurs qui mettent en cause ce que l'Eglise dit de sa foi.

Autrement dit, les dogmes sont souvent des réponses apportées à des mises en cau-

se venues de conceptions nouvelles du monde, de l'homme, de Dieu ; conceptions nées de situations historiques nouvelles. Ils essaient de dire la foi chrétienne dans des formes de pensée autres que celles du monde palestinien ou grec du I<sup>er</sup> s.

En ce sens, la théologie est beaucoup plus que la réflexion des croyants entre eux : elle naît de la mission de l'Eglise. Elle naît de situations jusque là inconnues, situations que des chrétiens vivent parce que leur fidélité à l'Esprit les y conduit.

Cela commence dès les voyages de St Paul (Act. 15) : à Athènes, il prêche la même bonne nouvelle de la mort et de la résurrection du Christ que celle qu'il a prêchée à Antioche de Pisidie. Mais il ne le dit pas de la même façon car ses auditeurs n'ont pas les racines ni l'espérance biblique des juifs de la diaspora ou de la Palestine. **Il serait sot de devoir faire un choix entre l'un ou l'autre de ces deux discours de Paul.**

Aujourd'hui, si le mystère de l'amour de Dieu est toujours destiné à tous les hommes, alors les théologiens ont de rudes chantiers ouverts pour que « Parthes, Mèdes Elamites, habitants de Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie » (Act. 2,9) **entendent, tous, proclamer dans leurs langues, les merveilles de Dieu.**

### Un rôle essentiel

« Les dogmes pourraient jouer un rôle tout nouveau en tant que mémoire collective effectivement formulée : ils m'obligent à me

souvenir aujourd'hui de quelque chose que je ne pourrais ni saisir, ni réaliser, sur la base étroite de mes expériences et de mes perceptions personnelles » (1).

Les dogmes ont donc **un rôle de mémoire collective** de la foi de l'Eglise. En ce sens, ils inscrivent la foi de tout chrétien aujourd'hui dans une tradition.

Ils ont aussi **une fonction de structuration de la foi**. Parce qu'ils sont des formules déterminées, ils contraignent à **penser la foi**, à la comprendre, à ne pas en rester aux formules du cœur. Ensuite, ils structurent la foi de chacun de nous comme **une foi ecclésiale** : dans la mesure où ils indiquent ce qu'il faut tenir pour être dans la fidélité à la foi de l'Eglise.

Ce sont des poteaux indicateurs qui **tiennent souvent du paradoxe...** car nous croyons que Dieu est le Tout-Autre et qu'il a pris chair dans notre histoire ; nous croyons que Jésus est bien homme de Nazareth et Seigneur. On se trouve, là, en face d'une « croix » pour l'Eglise ; en particulier pour les pasteurs et les théologiens (1<sup>er</sup> Cor. 1, 18-25).

A chaque moment critique, dans l'histoire de l'Eglise, les dogmes ont pour rôle de dire aux chrétiens : **on ne peut pas, dans la fidélité, choisir tel ou tel aspect de la foi ; il faut tenir le paradoxe.**

Enfin, les dogmes sont aussi, par leur production même, un témoignage rendu à l'historicité de la vérité.

(1) J.B. Metz, « la foi dans l'histoire et dans la société », le Cerf 1969, p.227-228.

# LA VÉRITÉ DE LA FOI EST HISTORIQUE

La « reprise en main » actuelle des théologiens relève d'une conception de la vérité que nous ne pouvons pas accepter : une vérité immuable qu'il s'agirait d'habiller différemment, selon les lieux et les époques. Il faut sortir de l'opposition « **éternel-donc-vrai** » et « **historique-donc-dévalué** », si l'on veut prendre au sérieux le paradoxe de la foi chrétienne.

Pour nous, Dieu ne s'est pas révélé aux hommes en transmettant un message écrit et clos une fois pour toutes. La parole dite aux hommes a d'abord été tout le cheminement du peuple juif, puis la vie et la mort de Jésus de Nazareth qu'il a ressuscité. Ses disciples nous ont transmis cette révélation dans leur propre confession de foi au ressuscité. Ce témoignage, ils l'ont écrit dans les évangiles, les épîtres, les Actes, l'Apocalypse. La Parole de Dieu n'est pas identifiable à la lettre de l'Écriture : elle est toujours **l'Écriture lue en Église, à un moment donné de l'histoire, dans une société donnée.**

L'Évangile du Seigneur (Mc.1,1) ou de Dieu (Ro.1,1) n'a jamais été limité aux quatre écrits évangéliques. Paul lui-même dit qu'il est « puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit » (Ro.1,16). Il désigne donc la puissance de Dieu à l'œuvre aujourd'hui, comme elle l'a été en Jésus..

Nous le rappelions lors des journées de

juillet 1978 (1) : « Si Jésus-Christ a dit la vérité de Dieu au cœur de l'histoire, il l'a dite à un moment de l'histoire qui a pour nous, aujourd'hui, la figure d'un passé contingent et déterminé ; qui a pour nous, aujourd'hui, la figure d'un ensemble de textes scripturaires que nous devons **constamment relire et interpréter** : c'est la base même du travail théologique dans la pluralité de ses discours. Vérité de Dieu et Histoire sont en rapport, mais la figure contingente et déterminée de ce rapport ne cesse d'infliger un démenti à toute présentation de la pensée théologique à rejoindre en elle-même la Vérité de Dieu » (2).

L'enracinement dans la classe ouvrière, la rencontre des cultures du Tiers Monde, etc. nous ont fait prendre conscience de **la prétention de la théologie occidentale** à régir l'accueil de l'évangile par les divers peuples de la terre.

Pour nous, **la foi chrétienne est la reformulation constante d'une réponse à l'invitation d'une bonne nouvelle de salut en Jésus-Christ**, transmise par la Bible et par des communautés. Cette reformulation, où qu'elle se fasse, doit sans cesse se confronter aux autres formulations élaborées aujourd'hui, et aussi à celles du passé. C'est cela la catholicité : une ouverture dans l'espace et dans le temps.

(1) Lettre aux Communautés n° 72, p. 7-13.

(2) Id., n° 76, p.32.

## LA THÉOLOGIE EST TROP SÉRIEUSE POUR ÊTRE LAISSÉE AUX THÉOLOGIENS

Il ya un risque, actuellement, d'instaurer dans l'Eglise une « division du travail » entre les théologiens d'une part et, d'autre part les évêques, les pasteurs. Les premiers seraient chargés de parler aux intellectuels, tandis que les seconds protégeraient la « foi des simples ».

Or, au temps des Pères de l'Eglise, la plupart d'entre eux étaient **à la fois théologiens et pasteurs au milieu de leur peuple**. C'est depuis la création des Universités, au Moyen-Age, que la fonction de recherche a été confiée à des professionnels. Depuis lors, s'est posée la question de la relation entre pasteurs responsables de la foi et ceux qui en proposent une intelligence pour une époque donnée.

Pour mener à bien n travail théologique dans l'Eglise, il nous semble qu'il faut s'entendre sur les points suivants :

• pour sauvegarder la foi ; **il ne suffit pas d'en sauvegarder les formules**. Mais ces formules ne sont pas à éliminer arbitrairement sous prétexte qu'elles ne correspondent plus à notre mentalité. Elles expriment en effet un certain rapport « Homme-Dieu » dont la vérité doit être formulée à nouveaux frais. Par exemple, que signifie pour nous, aujourd'hui, ce qu'a voulu dire le concile de Chalcédoire, en son temps, en fidélité à l'évangile? Cette parole a produit un certain type de pratique chrétienne, de confession de foi. Nous avons à nous interroger sur ce

qui peut permettre de **produire, aujourd'hui, une pratique chrétienne, une confession de foi**.

• D'autre part, c'est à l'ensemble du Peuple de Dieu, assisté de l'Esprit-Saint, qu'est remise la tâche du discernement de la foi (1). Il importe aujourd'hui que des moyens de formation soient offerts aux chrétiens pour qu'ils puissent honorer cette responsabilité. Un effort, dans ce sens, a été fait depuis Vatican II : sessions, groupes bibliques formation « C », à la Catho. de Paris, plus modestement les « parcours de croyants » à la Mission de France... Les mouvements d'action catholique insistent aussi sur cette dimension. Dans ces groupes, il se fait généralement un travail sérieux. De nombreux participants expriment le désir de prendre des responsabilités dans l'Eglise. Cette évolution est essentielle pour que, **demain la foi continue à être possible**. Mais ne risque-t-on pas aujourd'hui de remettre en cause une telle orientation ? Ce n'est pas le moindre des enjeux du débat actuel autour des sanctions prises contre certains théologiens.

(1) Lumen genitum, 12 : « La collectivité des fidèles, ayant l'onction du Saint-Esprit (cf.1 Jean 2, 20, 27), ne peut se tromper dans la foi ; ce don particulier qu'elle possède, elle le manifeste moyennant le sens surnaturel de foi qui est celui du peuple tout entier, lorsque des évêques jusqu'au dernier des fidèles laïcs, elle apporte aux vérités concernant la foi et les mœurs un consentement universel ».

# Respirer... Prendre du champ

Beaucoup de ceux et de celles qui partent en vacance, après une année de labeurs et de rencontres multiples, ont, je ne dirai pas l'habitude, mais le courage, d'emporter avec eux un livre important, sérieux et nourrissant. Chacun, par ailleurs, est libre de son choix. Je voudrais, simplement, dire ici le bien que je pense de quelques ouvrages. Il me semble qu'ils répondent à des critères qui nous tiennent légitimement à cœur : ils nous aident à prendre du champ, à « respirer » plus largement ; ils allient un regard réaliste sur la situation du monde et de l'Eglise avec une vision évangélique emplie d'espérance ; écrits par des gens compétents, ils sont d'une lecture aisée et la plupart du temps agréable.

J'en ai choisi sept. Si je donne une préférence aux trois premiers - un tiercé qui en vaut bien d'autres et où l'on est gagnant à coup sûr ! - c'est simplement parce que leurs auteurs ont quitté ce monde, les deux premiers récemment ; et que nous avons entre les mains le meilleur de leur pensée créatrice.

## *Un livre pour l'été...*

● **Beauté du monde et souffrance des hommes :**  
Dialogues de Ch. Ehlinger  
avec **François Varillon**  
(Le Centurion - 390 pages)

En 1974 et 1975 paraissaient coup sur coup deux petits livres dont les titres disent assez quelle révolution la pensée chrétienne a enfin accomplie : **L'humilité de Dieu, la Souffrance de Dieu.**

Vous avez bien lu : il s'agit bien de l'humilité et de la souffrance **de Dieu**, et pas seulement de celles du Christ Jésus. Un troisième livre devait compléter cette méditation : **la Joie de Dieu**. Parti vers ce Dieu humble, souffrant et joyeux, le père Varillon n'a pas eu le temps d'achever la trilogie. Mais avec ce grand livre nous en avons largement l'essentiel : car ce jésuite lyonnais était, et reste, un homme rayonnant.

Professeur, longtemps aumônier des jeunes, conférencier infatigable, amoureux de tout ce qui vit, admirateur de Claudel, de Fénelon, de Teilhard de Chardin, cet humaniste n'est pas resté fermé dans sa bibliothèque. Il s'engage avec une passion courageuse et équilibrée dans toutes les grandes crises de notre temps. Il s'engage et il **éclaire ceux qui s'engagent**, car c'est un éducateur de génie, et un éducateur savoureux par surcroît. Il faut lire les pages qui rappellent la crise de l'A.C.J.F. ; celles où il décrit comment s'est élaborée la spiritualité des laïcs,

celles où il dénonçait : un des premiers - la perversité du nazisme et son lien avec la doctrine de Maurras ; celles où il menait, avec la Mission, le combat contre la torture en Algérie : « il fallait prendre toutes sortes de précautions par rapport à la torture, rappelle-t-il... la J.E.C. risquait de ne pas pouvoir lever le petit doigt parce qu'il y avait des évêques qui étaient aumôniers de l'armée ».

J'énumère simplement quelques titres de ces dialogues menés avec bonheur par le père Elhinger :

- La passion de faire comprendre la foi aujourd'hui ;
- Renvoyer les gens à leur liberté ;
- L'art, ou la vie portée à l'incandescence ;
- La foi doit critiquer la religion nécessaire ;
- Art de vivre, art de mourir.

Je soulignerai simplement deux aspects, parmi tant de pages qui baignent dans un climat spirituel d'une densité

et d'une transparence admirables :

**Sur l'amitié** : « Le détachement, au cœur de la vie chrétienne n'a de sens que par rapport à l'attachement. Je me méfierais d'un religieux qui se dirait détaché purement et simplement. Je serais prêt à conclure qu'il n'est pas un homme ; et s'il n'est pas un homme je ne vois pas bien comment il pourrait être un ami de Dieu... Les relations, les amis, c'est l'amour de la vie. Que serait la vie en dehors de l'amitié ? »

**Sur le dialogue avec l'incroyance**, il éclaire nombre de comportements qui nous tiennent à cœur, rappelant que « Claudel est aussi chrétien dans les œuvres où il ne parle pas explicitement du Christ que dans celles où il en parle ». Et cet homme à la foi si réfléchie n'hésite pas à nous dire : « Je ne voudrais pas que ce livre apparaisse comme une série d'affirmations massives... Je voudrais que l'on comprenne bien que je me réponds à moi-même. La foi est une victoire de tous

les instants à un questionnement qui renaît toujours par dessous ».

● **Pierre Dabosville :**  
**Foi et culture dans l'Eglise d'aujourd'hui**

(Fayard-Mame - 550 pages)

Cet autre grand témoin des combats de la foi à notre époque, cet aumônier qui, penant dix huit ans fut l'âme de la Paroisse Universitaire, le père Dabosville, prêtre de l'Oratoire, est mort le 5 décembre 1976. Il était venu à Pontigny avec des membres de la « Paroisse Universitaire », et nous avons pu échanger avec lui sur les difficiles problèmes de l'heure.

En effet, sur trois événements cruciaux, nous avons senti une étonnante communion de pensée avec lui et avec les chrétiens qu'il accompagnait :

— **Sur les prêtres-ouvriers** d'abord, il écrit dans les « Cahiers Universitaires », entre 1952-1959, quelques-unes des pages les plus lucides et les plus équilibrées qui aient été publiées.

— **Sur la guerre d'Algérie**, sur les tortures, les déclarations des « Cahiers » rejoignent celles de la Lettre aux Communautés : « La paix est une victoire de l'amour... La paix ne peut être que la reconnaissance de l'universel, au delà des intérêts et s'il le faut contre les intérêts. Il faut que l'homme reconnaisse l'homme. Il faut que l'Algérien musulman soit reconnu dans sa dignité d'homme... »

— **Sur l'Ecole publique**, enfin, il dût affronter les incompréhensions douloureuses de beaucoup : car la Paroisse Universitaire fut attaquée et par les laïcs intransigeants de « l'Ecole Libératrice », et par des chrétiens qui ne voyaient aucune possibilité de formation chrétienne en dehors de l'Ecole libre ; on ne sera pas étonné que ces incompréhensions furent la croix de ce grand éducateur, spécialement lorsqu'en 1962 il dut démissionner de son poste d'aumônier. Après bien des débats, c'est le père Morel - qu'il avait lui-même aidé à découvrir - qui lui succéda...

On trouvera donc dans ce livre des pages chargées d'histoire, mais surtout des réflexions lucides et pénétrantes. Car, finalement, « les mêmes chantiers restent ouverts » sous des formes diverses.

Lorsque fut annoncé le Concile, faisant écho à un journal anglais qui disait : « la convocation d'un Concile est toujours la reconnaissance d'une crise », le père Dabosville ajoutait : « Ne s'en étonneront que ceux qui n'aperçoivent pas que l'Eglise est toujours en péril, et que l'annonce de l'Evangile connaît plus d'oppositions que de facilités ».

« Les âmes crévent de faim, écrivait-il encore. Elles délaissent les aliments indigestes, elles vont vers les sources où leurs questions ont été senties, peut-être douloureusement vécues, et où elles pensent, l'attrait du Christ aidant - car Lui, le Seigneur, est peut-être moins oublié qu'on ne dit - qu'elles vont trouver à étancher leur soif ».

Ce livre nous permet de retrouver une de ces sources.

● **Lucienne Portier :**  
**Un précurseur, l'Abbé Huvelin**  
(Le Cerf - 280 pages)

Ce livre, moins volumineux que les deux précédents, n'en est pas moins captivant. Cet humble prêtre du clergé parisien (1838-1910) resté 35 ans vicaire à St Augustin, a exercé sur quantité d'hommes, à l'époque de la crise moderniste, une influence intellectuelle et spirituelle étonnante. Une correspondance prodigieuse - il n'avait pas de secrétaire et écrivait jusqu'à 72 lettres en une nuit - témoigne de son rayonnement.

Deux chapitres sont spécialement intéressants pour nous. Celui de ses rencontres avec les hommes marquants de son époque et celui qui relate ses travaux d'historien.

Il avait eu, de fait, une formation historique très poussée. Et les progrès de la science, en cette matière, ne le déconcertaient pas, bien au contraire. Il était à l'aise au milieu des événements du passé qui avaient engendré le présent, aussi loin des « témérités qui trahissent » que des « timidités qui com-

promettent ». « Ne parler jamais que des choses que l'on sait bien et qui sont de notre compétence ». Il faut lire les pages savoureuses et parfois hautes en couleur consacrées à Fénelon (qu'il admirait, comme le père Varillon), à Henri IV, à Luther (auquel il rendait justice, ce qui était rare à l'époque), à la primitive Eglise.

Il trace de Benoît XIX un portrait qui fait irrésistiblement penser à Jean XXIII. Le conclave avait choisi « un bon vieux », un pape de transition ! Aimant beaucoup le tabac, il disait aux cardinaux qui se scandalisaient de ce « défaut » : « oh ! si c'était un défaut, vous l'auriez ! » A Bologne, il avait aidé une religieuse, qui avait « fait le mur », à rentrer dans le cloître sans être vue. « A ceux qui le pressaient de lancer l'excommunication légèrement Benoît XIV répondait : « Le pape n'a la main libre que pour bénir ». On voit le genre de ces pages toniques.

Le chapitre sur ses « rencontres » est peut-être le plus évocateur, car ce vicaire aux larges vues, accueillait

aussi bien Bremond que Blondel et Loisy. A Von Hügel, un des pionniers de l'époque, il disait : « La religion est avant tout dans la charité. La charité ? c'est le coin qui sépare en deux ceux qui sont à Dieu et ceux qui n'y sont pas ». J.F. Six a écrit ce que furent ses relations avec Littré et avec Ch. de Foucauld. Il reçut également avec simplicité Hacynte Loison, ce prêtre qui se sépara de l'Eglise au moment de Vatican I, et pour lequel pria Thérèse de l'Enfant Jésus. Connaissant son amour du Christ, il n'hésita pas à lui dire que, malgré son excommunication, il pensait qu'il faisait partie de « l'âme de l'Eglise ».

Lucienne Portier a écrit avec ce livre une œuvre attachante, un beau portrait de **précurseur** comme il en faut à l'Eglise.

● **X. Léon-Dufour :**  
**Face à la mort : Jésus et Paul**

(Le Seuil, 300 pages)

Avec ce livre et le suivant, nous quittons l'histoire et les

témoignages pour aborder l'exégèse.

X. Léon-Dufour, après son beau livre sur la Résurrection nous donne une étude très dense - mais abordable pour un lecteur tant soit peu formé - sur la Mort. Pas simplement parce qu'il y a « un renouveau de la mort », comme on dit curieusement, mais parce qu'il est évidemment capital pour tout homme de ne pas en rester sur cet événement décisif sur des à-peu-près ou des idées toutes faites. Les derniers articles de J.-P. Sartre, juste avant sa propre mort, illustrent bien que celle-ci reste la question des questions. Si c'est vrai de tout humain, à plus forte raison de tout chrétien. Et il serait navrant que sur un pareil mystère nous n'ayons à dire que des banalités.

En étudiant de près, et avec les méthodes rigoureuses de sa science, la mort telle que Jésus l'a affrontée, l'auteur nous donne une lumière sur laquelle on peut longuement réfléchir et méditer. Jésus face à la mort des autres, Jésus face à la mort imminente (la Passion) ;

Jésus face à la mort qui est là (la Croix) : tels sont les trois chapitres qui nous sont présentés :

Il faut lire les pages, à mon avis décisives, sur le cri de Jésus en Croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », qu'il traduit par ce raccourci : « Mon Dieu, c'est Toi ! » pour dire sa confiance à ce moment suprême dans la capacité du Père de « faire triompher la vie ».

La seconde partie étudie avec le même soin l'attitude - et les écrits - de l'apôtre Paul, face à la même mort.

En terminant, X. Léon-Dufour nous livre sa pensée la plus personnelle :

« Au terme de ce long chemin en compagnie de Jésus et Paul, ...une joie sereine m'envahit. A mes yeux désormais la mort a cessé d'être un problème, tout en demeurant un mystère. Ce mystère, je ne puis le cerner, mais, dans sa ténèbre, il éclaire mon existence ».

Tous ceux, toutes celles qui ont à vivre avec des mourants, ou avec ceux qui pleurent un être cher, auront, je

crois, grand profit à lire cette étude. Sans compter la lumière que peuvent en retirer ceux de la génération dont je suis et dont les cheveux blancs sont un appel et sans doute une grâce.

### ● Le désir et la tendresse

Eric Fuchs

(Labor et Fides)

(En France le livre se trouve à la Librairie protestante, 140, Bd St-Germain, 75006 Paris).

Je ne puis m'étendre longuement sur ce livre, écrit par un protestant de Genève, mais que beaucoup de catholiques compétents ont salué comme un événement œcuménique.

Comme eux (cf. les comptes rendus de La Croix et du Supplément de La Vie Spirituelle) je n'hésite pas à dire que c'est le livre le plus complet, le plus précis, le plus éducatif qui ait été écrit, en langue française, sur le couple, la sexualité, l'amour et ses deux composantes : « le désir qui relance sans cesse la quête amoureuse ; la tendresse qui célèbre une

présence jamais possédée ». On respire, après tant de pauvretés ou de silences destructeurs !

J'ai dit qu'il s'agissait d'un travail d'exégète. En effet, deux grands chapitres sont des études à la fois neuves et nourries de la grande tradition biblique : l'homme et la femme à l'image de Dieu ; le mariage selon l'Ancien et le Nouveau Testaments.

Mais ce n'est pas tout. La « signification humaine de la sexualité » prend en compte tout l'acquis positif des sciences humaines, avec un discernement d'une rare qualité. Un grand chapitre nous rappelle avec précision les lumières et les ombres que révèle l'histoire de l'Eglise face à la sexualité. Enfin les dernières pages proposent avec lucidité et courage des orientations sur « l'homme et la femme, une humanité à faire ».

Le langage est rigoureux, mais en général évite les termes trop techniques. Ce livre devrait éclairer aussi bien les couples qui cherchent, que les hommes et les femmes qui ont choisi de

donner leurs forces de vie au Seigneur « en vue du royaume ». Il est évangélique et libérateur à tel point que l'on se prend à espérer le moment où **toutes les Eglises chrétiennes rassemblées** pourront proposer au monde une parole sur la sexualité et l'amour qui soit enfin entendue et comprise, comme un nouveau « Cantique des Cantiques ».

● **Je n'ai peur de rien quand je suis sûr de toi**

**J. Bourbon-Busset**  
(Gallimard)

C'est un fait, J. Bourbon-Busset attire beaucoup les jeunes qui découvrent l'amour et qui le vivent hors des « institutions » ; son témoignage fascine les couples qui voudraient bien vivre un amour durable et qui lui en demandent le secret. Sans doute l'itinéraire de ce foyer intrigue. Naguère, Marcel Legaut abandonnait définitivement une grande carrière de professeur pour mener une vie de travail ingrat et de long silence méditatif. J. Bourbon-Busset a abandonné une autre grande carrière,

politique et diplomatique, pour vivre pleinement en Provence avec son épouse Laurence, et à cause d'elle, cet « amour durable » qui, à ses yeux, est le fondement même de toute vie vécue en plénitude. Et, à travers un Journal publié régulièrement, à travers ses chroniques de La Croix, à travers d'autres ouvrages encore, il ne cesse de célébrer les découvertes incessantes que réserve cette transfiguration de l'amour qu'est la tendresse.

C'est pourquoi ce livre complète la belle étude d'E. Fuchs. Elle en est comme une leçon de choses, un témoignage vivant. On peut certes critiquer avec raison tel ou tel aspect de ce témoignage courageux — car qui ose ainsi accepter d'ouvrir sa vie intime et intérieure ? On ne peut s'empêcher de se laisser interroger par lui.

Pour ma part, je signalerai une ombre dans ces pages lumineuses qui peuvent éclairer bien des foyers. J. Bourbon-Busset ne semble pas comprendre l'amour qui vit dans un cœur de célibataire : il n'y voit qu'une ascèse

méritoire, mais on ne bâtit pas sa vie seulement sur une ascèse, sous peine de la mutiler au détriment d'une mission. En réalité, ébloui par sa rencontre — au sens du premier éblouissement chanté par la Genèse — il ne voit pas ce que représente une véritable et loyale amitié, cette amitié qui n'est autre que la réalité mystérieuse et éternelle de la « charité » (agapè) que tous les disciples de Jésus vivront, au-delà de toutes les médiations de toutes les amours humaines.

Quelques « mots » de l'auteur pour conclure :

« Ceux dont l'âme est prise par un grand intérêt sont merveilleusement disponibles pour tout le reste. Ils connaissent une sérénité passionnée qui les rend calmes et actifs ».

« L'amour, c'est le désir que l'autre devienne proche, mais demeure différent. Il me semble que telle est la définition du Dieu créateur ».

« Aller jusqu'au bout de son destin est une grâce ».

● **Réfléchir la beauté du Seigneur :**

une femme dans l'Eglise anglicane

**Paul Aymard**  
(Le Cerf — 125 pages)

Voilà enfin un petit livre que j'appellerai volontiers le livre de l'amitié : introduction à une réflexion sur les ministères féminins dans une Eglise sœur.

L'objet en est très simple. Une femme, séminariste de l'Eglise anglicane américaine, et un moine de La Pierre-qui-Vire se rencontrent lors d'un colloque œcuménique. Elle veut comprendre ce qu'est un moine catholique. Il veut savoir ce qu'est une femme séminariste anglicane. Naît entre eux une amitié sereine et confiante. Après avoir vécu un moment dans le monastère du Morvan, elle rentre en Amérique. Ils échangent des lettres sur le cheminement de cette femme, mère de trois enfants, vers l'ordination sacerdotale reçue dans son Eglise. L'ouvrage nous livre ces lettres et nous laisse méditer sur leur contenu.

Au moment où tout le mon-

de « réfléchit » sur les ministères féminins, cet exemple, sans aucun dogmatisme, nous interroge plus que toutes les théories. Malgré toutes les prudences — celles qui sont légitimes et celles qui ne le sont pas — voilà que l'intuition de Jean XXIII, dans *Pacem in terris*, fait émerger les premières réalisations, y compris dans l'Eglise catholique. Une femme est nommée **vicaire-général** dans un diocèse — du Tiers Monde. Une autre, Sœur Gisèle Turcot, 40 ans, est nommée **secrétaire générale** de la Conférence épiscopale du Québec ! Un évêque français, de Savoie, écrit :

Et Mgr Le Bourgeois écrit à l'auteur du livre que je commente :

« Le ton général rend un son de pureté, de lumière, qui manifeste la présence du Saint-Esprit. J'en ai été profondément touché... Je crois sincèrement que ces pages méritent d'être connues ».

Ces quelques « hirondelles » annoncent-elles le printemps ?

Jean Vinatier.